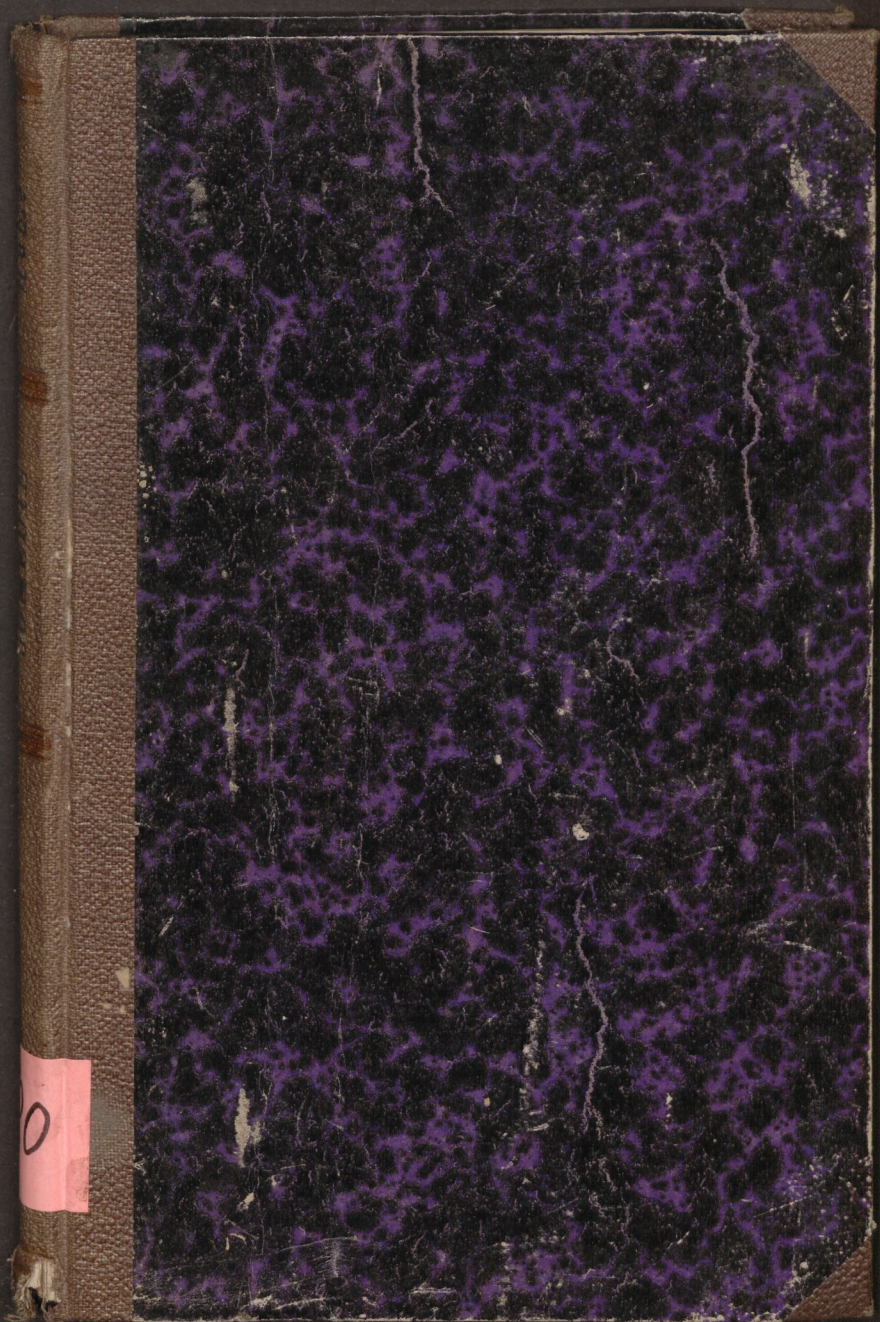
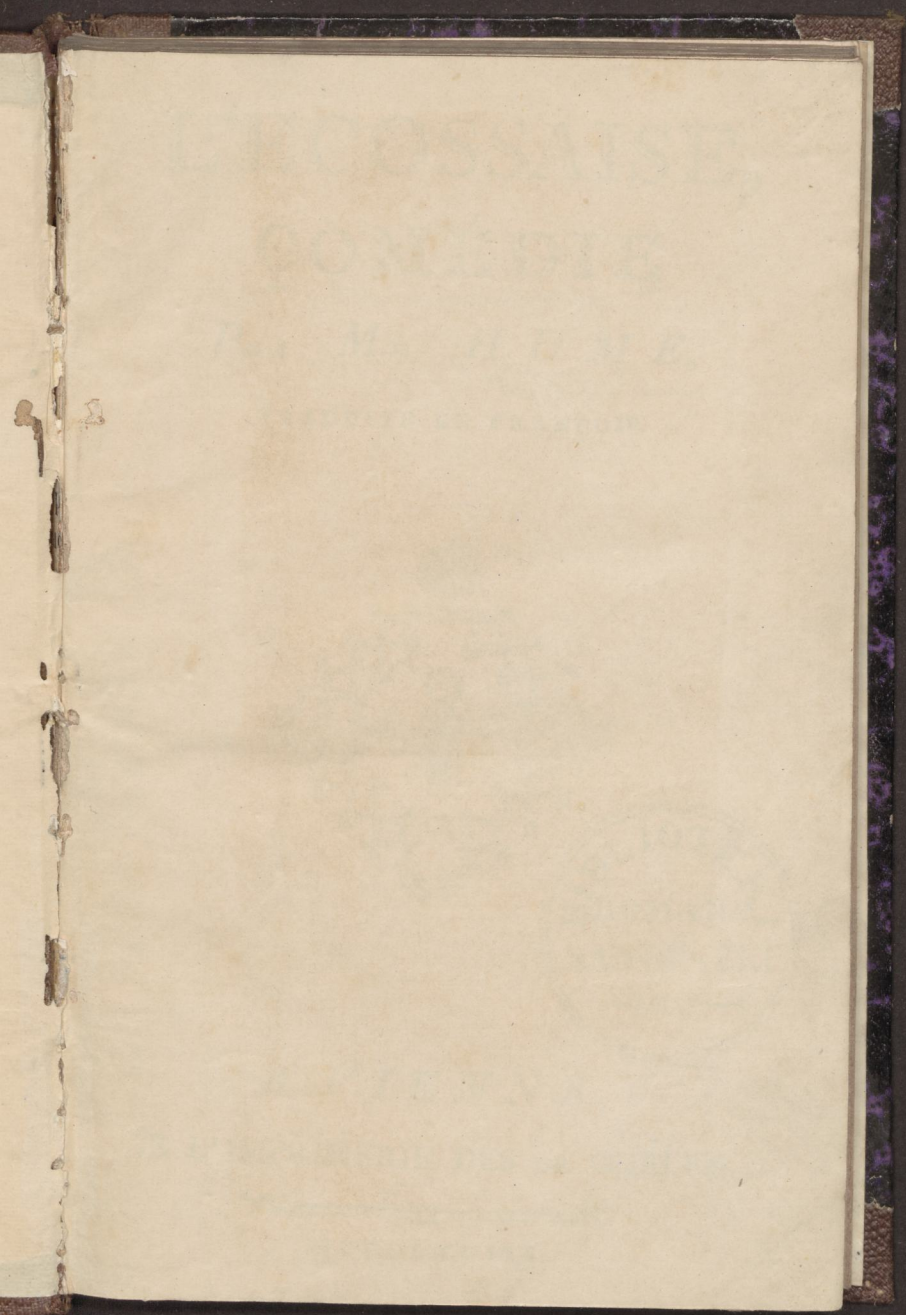
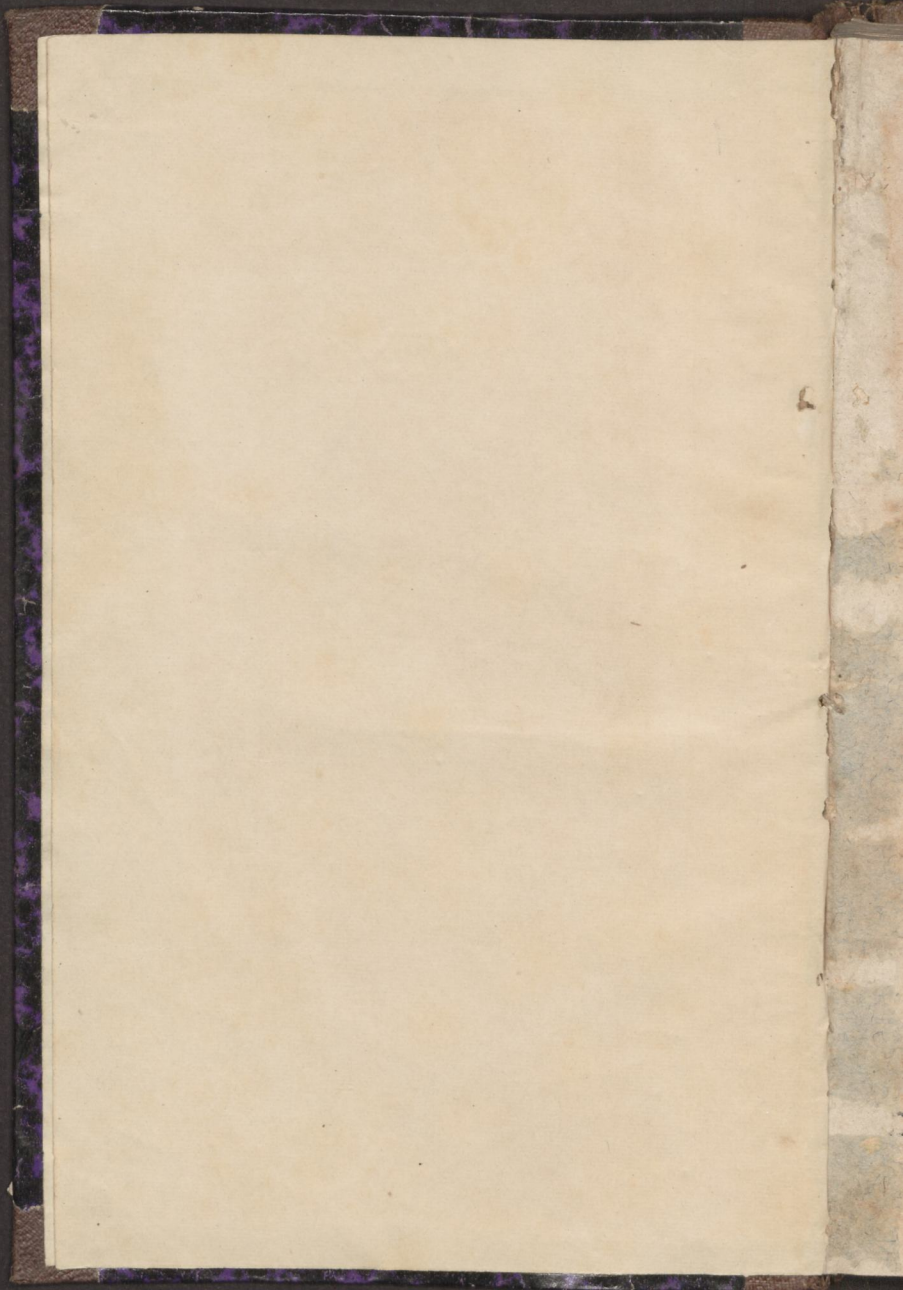




|            |            |
|------------|------------|
| <i>Lz.</i> | <i>15.</i> |
| <i>P.</i>  | <i>4.</i>  |
| <i>Nr.</i> | <i>8.</i>  |









L'ECOSSAISE,  
COMÉDIE

PAR MR. HUME,

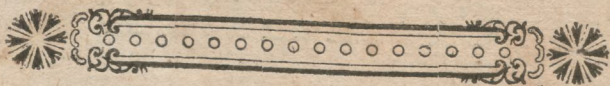
TRADUITE EN FRANÇOIS.



A VIENNE,  
DE L'IMPRIMERIE DES DE GHÉLEN.



MDCCLXVIII



## A C T E U R S.

M<sup>re</sup>. FABRICE, tenant un Café avec des  
Appartements.

LINDANE, Ecoffaife.

MONROSE, Seigneur Ecoffais.

LE LORD MURRAI.

POLLY, Suivante.

FREEPORT, qu'on prononce FRIPORT, gros  
négociant.

WASP, Faiseur de feuilles périodiques.

LADY ALTON, on prononce LEDY.

IV. INTERLOCUTEURS, qui viennent au  
Café.

ANDRE, Valet.

Un Messager.

*La Scene est à Londres.*





# L'ECOSSAISE, COMEDIE.



## ACTE PREMIER.

### SCENE I.

*(La Scène représente un Caffè & des chambres sur les ailes ; de façon qu'on peut entrer de plein-pied des appartements dans le Caffè.)*

WASP, *(dans un coin, auprès d'une table sur laquelle il y a une écritoire & du caffè: lisant la gazette.)*

Que de nouvelles affligeantes ! des graces répandues sur plus de vingt personnes ! aucune sur



moi ! Cent guinées de gratification à un bas officier, parce qu'il a fait son devoir ; le beau mérite ! Une pension à l'inventeur d'une machine qui ne sert qu'à soulager des ouvriers ! une à un pilote ! des places à des gens de lettres ! & à moi rien ! encor - encor - & à moi rien. (*Il jette la gazette & se promène.*) Cependant, je rends service à l'Etat, j'écris plus de feuilles que personne, je fais enchérir le papier - . . . & à moi rien ! - Je voudrais me venger de tous ceux à qui on croit du mérite. Je gagne déjà quelque chose à dire du mal, si je peux parvenir à en faire, ma fortune est faite. J'ai loué des sots, j'ai dénigré les talents ; à peine y a-t-il là de quoi vivre. Ce n'est pas à médire, c'est à naire qu'on fait fortune.

(*au maître du Café.*)

Bon jour, Monsieur Fabrice, bon jour. Toutes les affaires vont bien, hors les miennes : - j'enrage.

FABRICE.

Mr. Wasp, Mr. Wasp, vous vous faites bien des ennemis.

WASP.

Oui, je crois que j'excite un peu d'envie.

FABRICE.

Non sur mon ame, ce n'est point du tout le sentiment - là que vous faites naître : écoutez ; j'ai quelque amitié pour vous ; je suis fâché d'entendre parler de vous comme on en parle. Comment faites - vous donc pour avoir tant d'ennemis, Mr. Wasp ?

WASP.

C'est que j'ai du mérite, Mr. Fabrice.

FABRICE.

Cela peut être, mais il n'y a encor que vous qui me l'avez dit; on prétend que vous êtes un ignorant; cela ne me fait rien; mais on ajoute que vous êtes malicieux, & cela me fâche, car je suis bon homme.

WASP.

J'ai le cœur bon; j'ai le cœur tendre; je dis un peu de mal des hommes, mais j'aime toutes les femmes, Mr. Fabrice, pourvû qu'elles soient jolies: & pour vous le prouver, je veux absolument que vous m'introduisiez chez cette aimable personne qui loge chez vous, & que je n'ai pû encor voir dans son appartement.

FABRICE.

Oh pardy, Mr. Wasp, cette jeune personne-là n'est gueres faite pour vous; car elle ne se vante jamais, & ne dit de mal de personne.

WASP.

Elle ne dit de mal de personne, parce qu'elle ne connoit personne. N'en seriez-vous point amoureux, mon cher M. Fabrice?

FABRICE.

Oh non; elle a quelque chose de si noble dans son air, que je n'ose jamais être amoureux d'elle: d'ailleurs sa vertu. . . .

WASP.

Ah ah ah ah, sa vertu! . .



FABRICE.

Oui, qu'avez-vous à rire? est-ce que vous ne croyez pas à la vertu, vous? Voilà un équipage de campagne qui s'arrête à ma porte : un domestique en livrée qui porte une malle : c'est quelque Seigneur qui vient loger chez moi.

WASP.

Recommandez-moi vite à lui, mon cher ami.

---

## SCENE II.

*Le Chevalier* MONROSE, FABRICE,  
WASP.

MONROSE.

Vous êtes Monsieur Fabrice, à ce que je crois?

FABRICE.

A vous servir, Monsieur.

MONROSE.

Je n'ai que peu de jours à rester dans cette ville. O Ciel! daigne m'y protéger. . . . Infortuné que je suis! . . . On m'a dit que je serois mieux chez vous qu'ailleurs, que vous êtes un bon & honnête homme.

FABRICE.

Chacun doit l'être. Vous trouverez ici, Monsieur, toutes les commodités de la vie, un appartement assez propre, table d'hôte si vous daignez me faire cet honneur, liberté de manger chez vous, l'amusement de la conversation dans le Caffé.

COMEDIE.

7

MONROSE.

Avez-vous ici beaucoup de locataires ?

FABRICE.

Nous n'avons à présent qu'une jeune personne, très-belle & très-vertueuse.

WASP.

Eh oui, très-vertueuse, eh, eh.

FABRICE.

Qui vit dans la plus grande retraite.

MONROSE.

La jeunesse & la beauté ne sont pas faites pour moi : qu'on me prépare, je vous prie, un appartement où je puisse être en solitude. . . . Que de peines ! . . . Y a-t-il quelque nouvelle intéressante dans Londres ?

FABRICE.

Monsieur Wasp peut vous en instruire, car il en fait ; c'est l'homme du monde qui parle & qui écrit le plus ; il est très-utile aux étrangers.

MONROSE (*en se promenant.*)

Je n'en ai que faire.

FABRICE.

Je vais donner ordre que vous soyez bien servi.  
(*Il sort.*)

WASP.

Voici un nouveau débarqué : c'est un grand seigneur sans doute, car il a l'air de ne se soucier de personne. Mylord, permettez que je vous présente mes hommages, & ma plume.

MONROSE.

Je ne suis point Mylord ; c'est être un sot de se glorifier de son titre, & c'est être un faussaire



de s'arroger un titre qu'on n'a pas. Je suis ce que je suis; quel est vôtre emploi dans la maison?

WASP.

Je ne suis point de la Maison, Mr., je passe ma vie au café, j'y compose des brochures, des feuilles: je sers les honnêtes gens. Si vous avez quelque ami à qui vous vouliez donner des éloges, ou quelque ennemi dont on doive dire du mal, quelque auteur à protéger ou à décrier, il n'en coûte qu'une pistole par paragraphe. Si vous voulez faire quelque connoissance agréable, ou utile je suis votre homme.

MONROSE.

Et vous ne faites point d'autre métier dans la ville?

WASP.

Monfieur, c'est un très-bon métier.

MONROSE.

Et on ne vous a pas encore montré en public, le cou décoré d'un collier de fer de quatre pouces de hauteur?

WASP.

Voilà un homme qui n'aime pas la littérature.



## S C E N E III.

WASP, (*se remettant à sa table*) Plusieurs personnes paroissent dans l'intérieur du Caffé.

MONROSE avance sur le bord du  
Théâtre.

## MONROSE.

Mes infortunes sont-elles assez longues, assez affreuses? errant, proscrit, condamné à perdre la tête dans l'Ecosse ma patrie: j'ai perdu mes honneurs, ma femme, mon fils, ma famille entière: une fille me reste, errante comme moi, misérable, & peut-être déshonorée; & je mourrai donc sans être vengé de cette barbare famille de *Murray* qui m'a persécuté, qui m'a tout ôté, qui m'a rayé du nombre des vivants! car enfin, je n'existe plus; j'ai perdu jusqu'à mon nom, par l'arrêt qui me condamne en Ecosse; je ne suis qu'une ombre qui vient errer autour de son tombeau.

(*Un de ceux qui sont entrés dans le Caffé frappant sur l'épaule de Wasp qui écrit.*)

Eh bien, tu étois hier à la piece nouvelle; l'auteur fut bien applaudi; c'est un jeune homme de mérite, & sans fortune, que la nation doit encourager.

## UN AUTRE.

Je me soucie bien d'une piece nouvelle. Les affaires publiques me désesperent; toutes les den-



rées font à bon marché; on nage dans une abondance pernicieuse; je suis perdu, je suis ruiné.

WASP, (*écrivait.*)

Cela n'est pas vrai, la piece ne vaut rien; l'auteur est un sot, & ses protecteurs aussi; les affaires publiques n'ont jamais été plus mauvaises; tout renchérit; l'Etat est anéanti; & je le prouve par mes feuilles.

UN SECOND.

Tes feuilles sont des feuilles de chêne; la vérité est que le grand Turc arme puissamment pour faire une descente à la Virginie, & que c'est ce qui fait tomber les fonds publics.

Le Chevalier MONROSE (*toujours sur le devant du théâtre.*)

Le fils de Mylord Murrai me payera tous mes malheurs. Que ne puis-je au moins, avant de périr, punir par le sang du fils toutes les barbaries du pere!

UN TROISIEME INTERLOCUTEUR  
(*dans le fond.*)

La piece d'hier m'a paru très bonne.

WASP.

Le mauvais goût gagne; elle est détestable.

LE TROISIEME INTERLOCUTEUR.

Il n'y a de détestable que tes critiques.

LE SECOND.

Et moi je vous dis que les fonds baissent, & qu'il faut envoyer un autre Ambassadeur à la Porte.

WASP.

Il faut siffler la piece qui réussit , & ne pas souffrir qu'il se fasse rien de bon.

( *Ils parlent tous quatre en même tems.* )

UN INTERLOCUTEUR.

Va , s'il n'y avoit rien de bon , tu perdrais le plus grand plaisir de la satyre. Le cinquieme Acte surtout , a de très grandes beautés.

LE SECOND INTERL.

Je n'ai pû me défaire d'aucune de mes marchandises.

LE TROISIEME.

Il y a beaucoup à craindre cette année pour la Jamaïque. Ces Philosophes la feront prendre.

WASP.

Le quatrieme & le cinquieme acte sont pitoyables.

MONROSE ( *se retournant.* )

Quel fâbat!

LE PREMIER INTERL.

Le gouvernement ne peut pas subsister tel qu'il est.

LE TROISIEME INTERL.

Si le prix de l'eau des Barbades ne baisse pas , la patrie est perdue.

MONROSE.

Se peut-il que toujours , & en tout pays , dès que les hommes sont rassemblés , ils parlent tous à la fois ! quelle rage de parler , avec la certitude de n'être point entendu !



Mr. FABRICE, (*arrivant avec une serviette.*

Messieurs, on a servi; surtout, ne vous querez point à table, ou je ne vous reçois plus chez moi. (*à Monroe.*) Mr. veut-il nous faire l'honneur de venir dîner avec nous?

Le Chevalier MONROSE.

Avec cette cohue? non, mon ami, faites-moi apporter à manger dans ma chambre.

(*Il se retire; les survenants sortent pour dîner.*  
Wasp est toujours à la table où il écrit. Fabrice frappe à la porte de l'appartement de Lindane.)

## S C E N E IV.

FABRICE, *Madlle.* POLLY,  
WASP.

FABRICE.

Mademoiselle Polly, Mdlle. Polly!

POLLY.

Eh bien, qu'y a-t-il, nôtre cher hôte?

FABRICE.

Seriez-vous assez complaisante pour - venir dîner en compagnie?

POLLY.

Hélas je n'ose, car ma maîtresse ne mange point: comment voulez-vous que je mange? Nous sommes si tristes!

FABRICE.

Cela vous égalera.

POLLY.

Je ne peux être gaie, quand ma maîtresse souffre, il faut que je souffre avec elle.

FABRICE.

Je vous enverrai donc secrettement ce qu'il vous faudra.

(*Il sort.*)

WASP, (*se levant de sa table.*)

Je vous suis, Mr. Fabrice. Ma chere Polly, vous ne voulez donc jamais m'introduire chez votre maîtresse? vous rebutez toutes mes prieres?

POLLY.

C'est bien à vous d'oser faire l'amoureux d'une personne de sa sorte!

WASP.

Eh de quelle sorte est-elle donc?

POLLY.

D'une sorte qu'il faut respecter: vous êtes fait tout au plus pour les suivantes.

WASP.

C'est-à-dire que si je vous en contoïs, vous m'aimeriez?

POLLY.

Affurément non.

WASP.

Et pourquoi donc ta maîtresse s'obstine-t-elle à ne me point recevoir, & que la suivante me dédaigne?

POLLY.

Pour trois raisons; c'est que vous êtes bel esprit, ennuyeux & méchant.



WASP.

C'est bien à ta maîtresse, qui languit ici dans la pauvreté, à me dédaigner.

POLLY.

Ma maîtresse pauvre! qui vous a dit cela, langue de vipère? ma maîtresse est très-riche: si elle ne fait point de dépense, c'est qu'elle hait le faste: elle est vêtue simplement par modestie: elle mange peu, c'est par régime; & vous êtes un impertinent.

WASP.

Qu'elle ne fasse pas tant la fière: nous connoissons sa conduite, nous savons sa naissance; nous n'ignorons pas ses aventures.

POLLY.

Quoi donc? que connoissez-vous? que voulez-vous dire?

WASP.

J'ai partout des correspondances.

POLLY.

O ciel! cet homme peut nous perdre. Mr. Wasp, mon cher Mr. Wasp, si vous savez quelque chose, ne nous trahissez pas.

WASP.

Ah ah, j'ai donc deviné, il y a donc quelque chose, & je suis le cher Mr. Wasp. Ah ça, je ne dirai rien; mais il faut....

POLLY.

Quoi?

WASP.

Il faut m'aimer.

POLLY.

Fy donc, cela n'est pas possible.

WASP.

Ou aimez - moi , ou craignez - moi , vous savez qu'il y a quelque chose.

POLLY.

Non, il n'y a rien, sinon que ma maîtresse est aussi respectable que vous êtes haïssable: nous sommes très à notre aise, nous ne craignons rien, & nous nous moquons de vous,

WASP.

Elles sont très à leur aise: de là je conclus qu'elles manquent de tout: elles ne craignent rien, c'est - à - dire qu'elles tremblent d'être découvertes: ... Ah je viendrai à bout de ces aventurieres, ou je ne pourrai.

*( Il sort. )*

## SCENE V.

*LINDANE ( sortant de sa chambre , dans un déshabillé des plus simples. )* POLLY.

LINDANE.

Ah ma pauvre Polly , tu étois avec ce vilain homme de Wasp; il me donne toujours de l'inquiétude: on dit que c'est un esprit de travers, & un homme dangereux dont la langue, la plume & les démarches sont également méchantes; qu'il cherche à s'insinuer partout pour faire le mal s'il n'y en a point, & pour l'augmenter s'il en trouve. Je serois sortie de cette maison qu'il



fréquente, sans la probité & le bon cœur de notre hôte.

POLLY.

Il vouloit absolument vous voir, & je le rembarrais....

LINDANE.

Il veut me voir, & Mylord Murrai n'est point venu! il n'est point venu depuis deux jours!

POLLY.

Non, Madame; mais parce que Mylord ne vient point, faut-il pour cela ne dîner jamais?

LINDANE.

Ah! souvien-toi surtout de lui cacher tous jours ma misère, & à luy, & à tout le monde; je veux bien vivre de pain & d'eau, ce n'est point la pauvreté qui est intolérable, c'est le mépris: je fais manquer de tout, mais je veux qu'on l'ignore.

POLLY.

Hélas, ma chère maîtresse, on s'en aperçoit assez en me voyant: pour vous, ce n'est pas de même; la grandeur d'ame vous soutient: il semble que vous vous plaissiez à combattre la mauvaise fortune; vous n'en êtes que plus belle; mais moi je maigris à vûe d'œil: depuis un an que vous m'avez prise à votre service en Ecosse, je ne me reconnois plus.

LINDANE.

Il ne faut perdre ni le courage ni l'espérance: je supporte ma pauvreté, mais la tienne me déchire le cœur. Ma chère Polly, qu'au moins le travail de mes mains serve à rendre ta desti-  
née

née moins affreuse : n'ayons d'obligation à personne ; va vendre ce que j'ai brodé ces jours ci. (*Elle lui donne un petit ouvrage de broderie.*) Je ne réussis pas mal à ces petits ouvrages. Que mes mains te nourrissent & t'habillent ; tu m'as aidée : il est beau de ne devoir notre subsistance qu'à notre vertu.

POLLY.

Laissez - moi baiser , laissez-moi arroser de mes larmes ces belles mains , qui ont fait ce travail précieux. Oui , Madame , j'aimerois mieux mourir auprès de vous dans l'indigence , que de servir des Reines. Que ne puis-je vous consoler !

LINDANE.

Hélas ! Mylord Murrai n'est point venu ! lui que je devrois haïr , lui le fils de celui qui a fait tous nos malheurs ! Ah ! le nom de Murrai nous sera toujours funeste : s'il vient , comme il viendra sans doute , qu'il ignore absolument ma patrie , mon état , mon infortune.

POLLY.

Savez - vous bien que ce méchant Wasp se vante d'en avoir quelque connoissance ?

LINDANE.

Eh comment pourroit - il en être instruit , puisque tu l'es à peine ? Il ne sait rien , personne ne m'écrit , je suis dans ma chambre comme dans mon tombeau : mais il feint de savoir quelque chose pour se rendre nécessaire. Garde - toi qu'il devine jamais seulement le lieu de ma naissance. Chere Polly , tu le sais , je suis une infortunée.



dont le pere fut proscrit dans les derniers troubles, dont la famille est détruite: il ne me reste que mon courage. Je t'ai ouvert mon cœur, mais songe que tu le perces du coup de la mort, si tu laisses jamais entrevoir l'état où je suis.

POLLY.

Et à qui en parlerois-je? je ne fors jamais d'auprès de vous; & puis, le monde est si indifférent sur les malheurs d'autrui!

LINDANE.

Il est indifférent, Polly, mais il est curieux, mais il aime à déchirer les blessures des infortunés: & si les hommes sont compatissants avec les femmes, ils en abusent; ils veulent se faire un droit de notre misere; & je veux rendre cette misere respectable. Mais, hélas! Mylord Murrai ne viendra point?

## SCENE VI.

LINDANE, POLLY, FABRICE.

( avec une serviette. )

FABRICE.

Pardonnez - Madame - Mademoiselle - je ne fais comment vous parler: vous m'imposez du respect. Je fors de table pour vous demander vos volontés:- je ne fais comment m'y prendre.

LINDANE.

Mon cher hôte, croyez que toutes vos attentions me pénètrent le cœur; que voulez-vous de moi?

FABRICE.

C'est moi qui voudrois bien que vous voulussiez avoir quelque volonté. Il me semble que vous n'avez point dîné hier.

LINDANE.

J'étois malade.

FABRICE.

Vous êtes plus que malade, — vous êtes triste, — entre nous, pardonnez: — il paroît que votre fortune n'est pas comme votre personne.

LINDANE.

Comment, quelle imagination! je ne me suis jamais plainte de ma fortune.

FABRICE.

Non, vous dis-je, elle n'est pas si belle, si bonne, si désirable que vous l'êtes.

LINDANE.

Que voulez-vous dire?

FABRICE.

Que vous touchez ici tout le monde, & que vous l'évitez trop. Ecoutez; je ne suis qu'un homme simple, qu'un homme du peuple; mais je vois tout votre mérite, comme si j'étois un homme de la cour: ma chere Dame, un peu de société, un peu de bonne chere: nous avons là-haut un vieux gentilhomme avec qui vous devriez manger.



## L'ECOSSAISE,

LINDANE.

Moi, me mettre à table avec un inconnu!

FABRICE.

C'est un vieillard qui me paroît galant homme. Vous paroissez bien affligée, il paroît bien triste aussi: deux afflictions mises ensemble peuvent devenir une consolation.

LINDANE.

Je ne veux, je ne peux voir personne.

FABRICE.

Souffrez au moins que ma femme vous fasse sa cour: daignez permettre qu'elle mange avec vous pour vous tenir compagnie. Souffrez quelques soins...

LINDANE.

Je vous rends grace avec sensibilité, mais je n'ai besoin de rien.

FABRICE.

Oh je n'y tiens pas; vous n'avez besoin de rien, & vous manquez de tout.

LINDANE.

Qui vous en a pû imposer si témérairement?

FABRICE.

Pardon!

LINDANE.

Vous extravaguez, mon cher hôte.

FABRICE.

Va, ma pauvre Polly: il y a un bon dîner tout prêt dans le cabinet qui donne dans la chambre de ta maîtresse, je t'en avertis. Cette femme-là est incompréhensible. Mais, qui est donc cette autre Dame qui entre dans mon café

comme si c'étoit un homme? elle a l'air bien furibond.

POLLY.

Ah! ma chere maîtresse, c'est Myladi Alton, celle qui vouloit épouser Mylord: je l'ai vue une fois roder près d'ici, c'est elle.

LINDANE.

Mylord ne viendra point, c'en est fait, je suis perdue: pourquoi me suis-je obstinée à vivre?

( Elle rentre. )

SCENE VII.

LADY ALTON, ( ayant traversé avec colère le théâtre, & prenant FABRICE par le bras. )

Suivez-moi; il faut que je vous parle.

FABRICE.

A moi, Madame?

LADY ALTON.

A vous, malheureux.

FABRICE.

Quelle Diablesse de femme!

*Fin du premier Acte.*



## ACTE II.

## SCENE I.

*LADY ALTON, FABRICE.**LADY ALTON.*

Je ne crois pas un mot de ce que vous me dites, Mr. le caffetier. Vous me mettez toute hors de moi même.

*FABRICE.*

Eh bien, Madame, revenez à vous.

*LADY ALTON.*

Vous m'osez assurer que cette avanturiere est une personne d'honneur, après qu'elle a reçu chez elle un homme de la Cour: vous devriez mourir de honte.

*FABRICE.*

Pourquoi, Madame? Quand Mylord y est venu, il n'y est point venu en secret, elle l'a reçu en public, les portes de son appartement ouvertes, ma femme présente, sa suivante. Vous pouvez mépriser mon état, mais vous devez estimer ma probité; & quant à celle que vous appelez une avanturiere, si vous connoissez ses mœurs, vous les respecteriez.

*LADY ALTON.*

Laissez-moi, vous m'importunez.

*FABRICE.*

Oh quelle femme! quelle femme!

LADY ALTON, (*à la porte de Lindane, &  
frappe rudement.*)  
Qu'on m'ouvre.

---

## SCENE II.

LINDANE, LADY ALTON.

LINDANE.

Eh qui peut frapper ainsi ? & que vois-je ?

LADY ALTON.

Répondez-moi : Mylord Murrai n'est-il pas  
venu ici quelquefois ?

LINDANE.

Que vous importe, Madame ? & de quel  
droit venez-vous m'interroger ? suis-je une cri-  
minelle ? êtes-vous mon juge ?

LADY ALTON.

Je suis votre partie : si Mylord vient encor  
vous voir, si vous flattez la passion de cet infi-  
dele, tremblez : renoncez à lui, ou vous êtes  
perdue.

LINDANE.

Vos menaces m'affermiroient dans ma passion  
pour lui, si j'en avois une.

LADY ALTON.

Je vois que vous l'aimez, que vous vous  
laissez séduire par un perfide ; je vois qu'il vous  
trompe, & que vous me bravez : mais sachez  
qu'il n'est point de vengeance à laquelle je ne me  
porte.



## L'ECOSSAISE,

LINDANE.

Eh bien, Madame, puisqu'il est ainsi, je l'aime.

LADY ALTON.

Avant de me venger je veux vous confondre; tenez, connoissez le traître, voilà les Lettres qu'il m'a écrites; voilà son portrait qu'il m'a donné.

LINDANE.

Qu'ai-je vû! malheureuse, . . . Madame . . .

LADY ALTON.

Eh bien!...

LINDANE (*en rendant le portrait.*)

. . . . . Je ne l'aime plus.

LADY ALTON.

Gardez votre résolution & votre promesse: sachez que c'est un homme inconstant, dur, orgueilleux, que c'est le plus mauvais caractère...

LINDANE.

Arrêtez, Madame; si vous continuiez à en dire du mal, je l'aimerois peut-être encore. Vous êtes venue ici pour achever de m'ôter la vie; vous n'aurez pas de peine. C'en est fait; Allons cacher la dernière de mes douleurs.

(*Elle sort.*)



## S C E N E III.

LADY ALTON, WASP.

LADY ALTON.

Quoi! être trahie, abandonnée pour cette petite creature! (à *Wasp*) Gazettier Littéraire, approchez; m'avez-vous servie? avez-vous employé vos correspondances? m'avez-vous obéie? avez-vous découvert quelle est cette insolente qui fait le malheur de ma vie?

WASP.

J'ai rempli les volontés de votre grandeur; je sai qu'elle est Ecoffaïse, & qu'elle se cache.

LADY ALTON.

Voilà de belles nouvelles!

WASP.

Je n'ai rien découvert de plus jusqu'à présent.

LADY ALTON.

Eh en quoi m'as-tu donc servie?

WASP.

Quand on découvre peu de chose, on ajoute quelque chose, & quelque chose avec quelque chose fait beaucoup. J'ai fait une hypothèse.

LADY ALTON.

Comment, pédant! une hypothèse!

WASP.

Oui, j'ai supposé qu'elle est mal-intentionnée contre le Gouvernement.



## L'ÉCOSSAISE,

LADY ALTON.

Ce n'est point supposer, rien n'est posé plus vrai : elle est très-mal intentionnée, puis qu'elle veut m'enlever mon amant.

WASP.

Vous voyez bien que dans un tems de trouble, une Écossaise qui se cache est une ennemie de l'État.

LADY ALTON.

Je ne le vois pas ; mais je voudrois que la chose fût.

WASP.

Je ne le parierois pas, mais j'en jurerois.

LADY ALTON.

Et tu serois capable de l'affirmer ?

WASP.

Je suis en relation avec des personnes de conséquence. Je connois fort la maîtresse du valet de chambre d'un premier commis du Ministre : je pourrois même parler aux laquais de Mylord votre amant, & dire que le pere de cette fille, en qualité de mal-intentionné, l'a envoyée à Londres comme mal intentionnée. Je supposerois même que le pere est ici. Voyez-vous ? cela pourroit avoir des suites, & on mettroit votre rivale en prison.

LADY ALTON.

Ah ! je respire ; les grandes passions veulent être servies par des gens sans scrupule ; je n'aime ni les demi-vengeances, ni les demi-fripons ; je veux que le vaisseau aille à pleines voiles, ou qu'il se prise. Tu as raison ; une Écossaise qui se

cache dans un temps où tous les gens de son pays sont suspects, est sûrement une ennemie de l'Etat. Je croyois que tu n'étois qu'un barbouilleur de papier, mais je vois que tu as en effet des talents. Je t'ai déjà récompensé; je te récompenserai encore. Il faudra m'instruire de tout ce qui se passe ici.

## WASP.

Madame, je vous conseille de faire usage de tout ce que vous saurez, & même de ce que vous ne saurez pas. La vérité a besoin de quelques ornements; le mensonge peut être vilain, mais la fiction est belle; qu'est-ce, après tout, que la vérité? la conformité à nos idées; or ce qu'on dit est toujours conforme à l'idée qu'on a quand on parle; ainsi il n'y a point proprement de mensonge.

## LADY ALTON.

Tu me paroîs subtil: il semble que tu ayes étudié à St. Omer\*. Va; dis-moi seulement ce que tu découvriras, je ne t'en demande pas davantage.

\* Autrefois on envoyoit plusieurs enfans faire leurs études au college de St. Omer.

## SCENE IV.

LADY ALTON, FABRICE.

LADY ALTON.

Voilà, je l'avoue, le plus impudent, & le plus lâche coquin qui soit dans les trois royaumes.



Nos dogues mordent par instinct de courage , & lui par instinct de bassesse ; il me feroit , je crois , haïr la vengeance. Je sens que je prendrai contre lui le parti de ma rivale : elle a dans son état humble une fierté qui me plait : elle est décente ; on la dit sage ; mais elle m'enleve mon amant , il n'y a pas moyen de pardonner. (*à Fabrice qu'elle aperçoit agissant dans le Caffé.*) Adieu , mon maître , faisons la paix ; vous êtes un honnête homme , vous ; mais vous avez dans votre maison un vilain grifonneur.

FABRICE.

Bien des gens m'ont déjà dit , Madame , qu'il est aussi méchant que Lindane est vertueuse & aimable.

LADY ALTON.

Aimable ! tu me perces le cœur,

## SCENE V.

Mr. FRIPORT , (*vêtu simplement , mais proprement , avec un large chapeau*)

FABRICE.

FABRICE.

Ah ! Dieu soit béni , vous voilà de retour , Mr. Friport ; comment vous trouvez-vous de votre voyage à la Jamaïque ?

Mr. FRIPORT.

Fort bien, Mr. Fabrice. J'ai gagné beaucoup, mais je m'ennuie. (*au garçon du Caffé.*) Eh! du chocolat; les papiers publics: on a plus de peine à s'amuser qu'à s'enrichir.

FABRICE.

Voulez-vous les feuilles de Wasp?

FRIPORT.

Non, que m'importe ce fatras? Je me soucie bien qu'une araignée dans le coin d'un mur marche sur sa toile pour succer le sang des mouches! Donnez les gazettes ordinaires. Qu'y-a-t-il de nouveau dans l'Etat?

FABRICE.

Rien pour le présent.

FRIPORT.

Tant mieux; moins de nouvelles, moins de sottises. Comment vont vos affaires, mon ami? Avez-vous beaucoup de monde chez vous? Qui logez-vous à présent?

FABRICE.

Il est venu ce matin un vieux gentilhomme qui ne veut voir personne.

FRIPORT.

Il a raison: les hommes ne sont pas bons à grand'chose, fripons ou fots: voilà pour les trois quarts; & pour l'autre quart il se tient chez soi.

FABRICE.

Cet homme n'a pas même la curiosité de voir une femme charmante que nous avons dans la maison.



FRIPORT.

Il a tort. Et quelle est cette femme charmante?

FABRICE.

Elle est encor plus singulière que lui ; il y a quatre mois qu'elle est chez moi , & qu'elle n'est pas sortie de son appartement ; elle s'appelle Lindane , mais je ne crois pas que ce soit son véritable nom.

FRIPORT.

C'est sans doute une honnête femme , puisqu'elle loge ici.

FABRICE.

Oh ! elle est bien plus qu'honnête , elle est belle , pauvre & vertueuse : entre nous , elle est dans la dernière misère , & elle est fière à l'excès.

FRIPORT.

Si cela est , elle a bien plus tort que votre vieux gentilhomme.

FABRICE.

Oh point ; sa fierté est encor une vertu de plus ; elle consiste à se priver du nécessaire , & à ne vouloir pas qu'on le sache : elle travaille de ses mains pour gagner de quoi me payer , ne se plaint jamais , dévore ses larmes ; j'ai mille peines à lui faire garder pour ses besoins l'argent de son loyer ; il faut des ruses incroyables pour faire passer jusqu'à elle les moindres secours ; je lui compte tout ce que je lui fournis , à moitié de ce qu'il coûte : quand elle s'en apperçoit , ce sont des querelles qu'on ne peut apaiser , & c'est la seule qu'elle ait eu dans la maison : enfin , c'est un prodige de

malheur, de noblesse & de vertu : elle m'arrache  
quelque fois des larmes d'admiration & de ten-  
dresse.

FRIPORT.

Vous êtes bien tendre ; je ne m'attendris  
point, moi ; je n'admire personne, mais j'estime...  
Ecoutez, comme je m'ennuie, je veux voir cette  
femme-là, elle m'amusera.

FABRICE.

Oh ! Mr. elle ne reçoit presque jamais de vi-  
sites. Nous avons un Mylord qui venoit quel-  
quefois chez elle, mais elle ne vouloit point lui  
parler sans que ma femme y fût présente : depuis  
quelque temps il n'y vient plus, & elle vit plus  
retirée que jamais.

FRIPORT.

J'aime les Personnes de cette humeur, je hais  
la couhuc aussi bien qu'elle ; qu'on me la fasse ve-  
nir ; où est son appartement ?

FABRICE.

Le voici de plain-pied au café.

FRIPORT.

Allons, je veux entrer.

FABRICE.

Cela ne se peut pas.

FRIPORT.

Il faut bien que cela se puisse ; où est la diffi-  
culté d'entrer dans une chambre ? Qu'on m'ap-  
porte chez elle mon chocolat & les gazettes. (*Il*  
*tire sa montre.*) Je n'ai pas beaucoup de temps à  
perdre, mes affaires m'appellent à deux heures.

(*Il enfonce la porte.*)



## SCENE VI.

LINDANE (*paroissant toute effrayée,*)  
 POLLY *la suit.* Mr. FRIPORT, Mr.  
 FABRICE.

LINDANE.

Eh mon Dieu ! qui entre ainsi chez moi avec tant de fracas ! Monsieur, vous me paroissez peu civil, & vous devriez respecter davantage ma solitude & mon sexe.

FRIPORT.

Pardon. (*à Fabrice.*) Qu' on m'apporte mon chocolat, vous dis-je.

FABRICE.

Oui, Mr. si Madame le permet.

(FRIPORT *s'assied près d'une table, lit la gazette, & jette un coup d'œil sur Lindane & sur Polly: il ôte son chapeau & le remet.*)

POLLY.

Cet homme me paroît familier.

FRIPORT.

Madame, pourquoi ne vous asseiez-vous pas quand je suis assis ?

LINDANE.

Mr. c'est que vous ne devriez pas l'être, c'est que je suis très étonnée, c'est que je ne reçois point de visite d'un inconnu.

FRI.

FRIPORT.

Je suis très connu ; je m'appelle Friport, loyal négociant, riche ; informez vous de moi à la bourse.

LINDANE.

Mr., Je ne connois personne en ce pays-là, & vous me feriez plaisir de ne point incommoder une femme à qui vous devez quelques égards.

FRIPORT.

Je ne prétends point vous incommoder ; je prends mes aises, prenez les vôtres ; je lis les gazettes, travaillez en tapisserie, & prenez du chocolat avec moi, ou sans moi, comme vous voudrez.

POLLY.

Voilà un étrange original !

LINDANE.

O ciel ! quelle visite je reçois ! Cet homme bizarre m'assassine, je ne pourrai m'en défaire, comment Mr. Fabrice a-t-il pu souffrir cela ? Il faut bien s'asseoir. *(Elle s'assied, & travaille à son ouvrage.)*

*(Un garçon apporte du chocolat ; Friport en prend sans en offrir ; il parle & boit par reprises.)*

FRIPORT.

Ecoutez. Je ne suis pas homme à compliments ; on m'a dit de vous le plus grand bien qu'on puisse dire d'une femme, vous êtes pauvre & vertueuse, mais on ajoute que vous êtes fière & cela n'est pas bien.

POLLY.

Et qui vous a dit tout cela Monsieur ?



FRIPORT.

Parbleu, c'est le maître de la maison, qui est un très galant homme, & que j'en crois sur sa parole.

LINDANE.

C'est un tour qu'il vous joue; il vous a trompé, Monsieur, non pas sur la fierté, qui n'est que le partage de la vraie modestie; non pas sur la vertu, qui est mon premier devoir; mais sur la pauvreté, dont il me soupçonne. Qui n'a besoin de rien n'est jamais pauvre.

FRIPORT.

Vous ne dites pas la vérité, & cela est encore plus mal que d'être fière: je fais mieux que vous que vous manquez de tout, & quelquefois même vous vous dérobez un repas.

POLLY.

C'est par ordre du médecin.

FRIPORT.

Taisez vous; est-ce que vous êtes fière aussi, vous?

POLLY.

Oh l'original! l'original!

FRIPORT.

En un mot, ayez de l'orgueil ou non; peu m'importe. J'ai fait un voyage à la Jamaïque, qui m'a valu cinq mille guinées; je me suis fait une loi, (& ce doit être celle de tout bon Chrétien) de donner toujours le dixième de ce que je gagne; c'est une dette que ma fortune doit payer à l'état malheureux où vous êtes - oui, où vous êtes, & dont vous ne voulez pas convenir. Voi

là ma dette de cinq cent guinées payée; point de remerciement, point de reconnoissance; gardez l'argent et le secret.

(Il jette une grosse bourse sur la table.)

POLLY.

Ma foi, ceci est bien plus original encore.

LINDANE, (se levant & se detournant.)

Je n'ai jamais été si confondue. Hélas! que tout ce qui m'arrive m'humilie! quelle générosité! mais quel outrage!

FRIPORT (continuant à lire les gazettes, & à prendre son chocolat.)

L'impertinent gazetier! le plat animal! peut-on dire de telles pauvretés avec un ton si emphatique? *Le Roi est venu en haute personne.* Eh malotrou! qu'importe que sa personne soit haute ou petite? Dis le fait tout rondement.

LINDANE (s'approchant de lui.)

Monsieur. . .

FRIPORT.

Eh bien?

LINDANE.

Ce que vous faites pour moi me surprend plus encore que ce que vous dites; mais je n'accepterai certainement point l'argent que vous m'offrez: il faut vous avouer que je ne me crois pas en état de vous le rendre.

FRIPORT.

Qui vous parle de le rendre?

LINDANE.

Je ressens jusqu'au fond du cœur toute la vertu de votre procédé, mais la mienne ne peut en



profiter; recevez mon admiration; c'est tout ce que je puis.

POLLY.

Vous êtes cent fois plus singulière que lui. Eh! Madame, dans l'état où vous êtes, abandonnée de tout le monde, avez-vous perdu l'esprit, de refuser un secours que le ciel vous envoie par la main du plus bizarre & du plus galant homme du monde?

FRIPORT.

Eh que veux-tu dire, toi? En quoi suis-je bizarre?

POLLY.

Si vous ne prenez pas pour vous, Madame, prenez pour moi; je vous fers dans votre malheur, il faut que je profite au moins de cette bonne fortune. Monsieur, il ne faut plus dissimuler; nous sommes dans la dernière misère, & sans la bonté attentive du maître du café, nous serions mortes mille fois. Ma maîtresse a caché son état à ceux qui pouvoient lui rendre service; vous l'avez su malgré elle, obligez-la malgré elle à ne pas se priver du nécessaire que le ciel lui envoie par vos mains généreuses.

LINDANE.

Tu me perds d'honneur, ma chère Polly.

POLLY.

Et vous vous perdez de folie, ma chère maîtresse.

LINDANE.

Si tu m'aimes, prends pitié de ma gloire; ne me réduis pas à mourir de honte pour avoir de quoi vivre.

FRIPORT, (*toujours lisant.*)

Que disent ces bavardes-là ?

POLLY.

Si vous m'aimez, ne me réduisez pas à mourir de faim par vanité.

LINDANE.

Polly, que diroit Mylord, s'il m'aimoit encore, s'il me croyoit capable d'une telle bassesse ? J'ai toujours feint avec lui de n'avoir aucun besoin de secours, & j'en accepterois d'un autre, d'un inconnu ?

POLLY.

Vous avez mal fait de feindre, & vous faites très mal de refuser ; Mylord ne dira rien, car il vous abandonne.

LINDANE.

Ma chere Polly, au nom de nos malheurs, ne nous déshonorons point ; congédie honnêtement cet homme estimable & grossier, qui fait donner, & qui ne fait pas vivre ; dis-lui que quand une fille accepte d'un homme de tels présents, elle est toujours soupçonnée d'en payer la valeur aux dépens de sa vertu.

FRIPORT *toujours prenant son chocolat & lisant.*

Hem, que dit-elle là ?

POLLY.

Hélas, Monsieur, elle dit des choses qui me paroissent absurdes ; elle parle de soupçons ; elle dit qu'une fille. . . .

FRIPORT.

Ah, ah ! est-ce qu'elle est fille ?



POLLY.

Oui, Monsieur, &amp; moi aussi.

FRIPORT.

Tant mieux ; elle dit donc qu'une fille ? ...

POLLY.

Qu'une fille ne peut honnêtement accepter d'un homme.

FRIPORT.

Elle ne fait ce qu'elle dit ; pourquoi me soupçonner d'un dessein mal-honnête , quand je fais une action honnête ?

POLLY.

Entendez - vous, Mademoiselle ?

LINDANE.

Oui , j'entends , je l'admire , &amp; je suis inébranlable dans mon refus. Polly, on diroit qu'il m'aime ; oui, ce méchant homme de Wasp le diroit, je serais perdue.

POLLY (*allant vers Friport.*)

Monsieur, elle craint qu'on ne dise que vous l'aimez.

FRIPORT.

Quelle idée ! comment puis-je l'aimer ? je ne la connois pas. Rassûrez vous Mademoiselle. Je ne vous aime point du tout. Si je viens dans quelques années à vous aimer par hasard, & vous aussi à m'aimer, à la bonne-heure, comme vous vous avisez je m'aviserai. Si vous vous en passez, je m'en passerai. Si vous dites que je vous ennuie, vous m'ennuierez. Si vous voulez ne me revoir jamais, je ne vous reverrai jamais. Si vous voulez que je revienne, je

reviendrai. Adieu, adieu. ( *Il tire sa montre.* )  
Mon temps se perd, j'ai des affaires, serviteur.

LINDANE.

Allez, Monsieur, emportez mon estime &  
ma reconnoissance, mais surtout emportez votre  
argent, & ne me faites pas rougir davantage.

PRIPORT.

Elle est folle.

LINDANE.

Fabrice! Monsieur Fabrice! à mon secours,  
venez.

FABRICE ( *arrivant en hâte.* )

Quoi donc? Madame.

LINDANE ( *lui donnant la bourse.* )

Tenez, prenez cette bourse que Mr. a laissée  
par mégarde, remettez-la lui, je vous en charge;  
assûrez le de mon estime; & sachez que je n'ai  
besoin du secours de personne.

FABRICE ( *prenant la bourse.* )

Ah! Monsieur Friport, je vous reconnois bien  
à cette bonne action; mais comptez que Mlle.  
vous trompe, & qu'elle en a très grand besoin.

LINDANE.

Non, cela n'est pas vrai. Ah! Monsieur Fa-  
brice! est-ce vous qui me trahissez?

FABRICE.

Je vais vous obéir, puisque vous le voulez.  
( *bas à Mr. Friport.* ) Je garderai cet argent, &  
il servira, sans qu'elle le sache, à lui procurer tout  
ce qu'elle se refuse. Le cœur me saigne; son état  
& sa vertu me pénètrent l'ame.



## FRIPORT.

Elles me font aussi quelque sensation ; mais elle est trop fière. Dites-lui que cela n'est pas bien d'être fière. Adieu.

---

## S C E N E VI.

## LINDANE, POLLY.

## POLLY.

Vous avez là bien opéré, Madame ; le ciel daignoit vous secourir ; vous voulez mourir dans l'indigence ; vous voulez que je sois la victime d'une vertu , dans laquelle il entre peut-être un peu de vanité ; & cette vanité nous perd l'une & l'autre.

## LINDANE.

C'est à moi de mourir, ma chère enfant ; Mylord ne m'aime plus , il m'abandonne depuis trois jours ; il a aimé mon impitoyable & superbe rivale ; il l'aime encor sans doute ; c'en est fait ; j'étois trop coupable en l'aimant ; c'est une erreur qui doit finir.

( Elle écrit. )

## POLLY.

Elle paroît désespérée, hélas ! elle a fujet de l'être ; son état est bien plus cruel que le mien ; une suivante a toujours des ressources , mais une personne qui se respecte n'en a pas.

LINDANE. (*ayant plié sa lettre*

Je ne fais pas un bien grand sacrifice. Tien, quand je ne ferai plus, porte cette lettre à celui...

POLLY.

Que dites-vous?

LINDANE.

A celui qui est la cause de ma mort : je te recommande à lui, mes dernières volontés le toucheront. Va. (*elle l'embrasse.*) Sois sûre que de tant d'amertumes, celle de n'avoir pû te récompenser moi-même, n'est pas la moins sensible à ce cœur infortuné.

POLLY.

Ah! mon adorable maîtresse! que vous me faites verser de larmes, & que vous me glacez d'effroi! Que voulez-vous faire? quel dessein horrible! quelle Lettre! Dieu me préserve de la lui rendre jamais. (*Elle déchire la lettre.*) hélas! pour quoi ne vous êtes-vous pas expliquée avec Mylord? Peut-être que votre réserve cruelle lui aura déplû.

LINDANE.

Tu m'ouvres les yeux; je lui aurai déplû sans doute; mais comment me découvrir au fils de celui qui a perdu mon pere & ma famille?

POLLY.

Quoi, Madame, ce fut donc le pere de Mylord qui...

LINDANE.

Oui, ce fut lui-même qui persécuta mon pere, qui le fit condamner à la mort, qui nous a dégradés de noblesse, qui nous a ravi notre existence.



Sans pere, sans mere, sans bien, je n'ai que ma gloire & mon fatal amour. Je devois détester le fils de Murrai; la fortune qui me poursuit me l'a fait connoître; je l'ai aimé, & je dois m'en punir.

POLLY.

Que vois-je! vous pâlissez, vos yeux s'obscurcissent. ....

LINDANE.

Puisse ma douleur me tenir lieu du poison & du fer que j'implorois!

POLLY.

A l'aide! Mr. Fabrice, à l'aide! ma maîtresse s'évanouît.

FABRICE.

Au secours! que tout le monde descende, ma femme, ma servante, Mr. le gentilhomme de là-haut, tout le monde. ....

(*La femme & la servante de Fabrice, & Polly, emmènent Lindane dans sa chambre.*)

LINDANE. (*en sortant.*)

Pourquoi me rendez-vous à la vie?

## SCENE VII.

### MONROSE, FABRICE.

MONROSE.

Qu'y a-t-il donc, notre hôte?

FABRICE.

C'étoit cette belle Demoiselle dont je vous ai parlé, qui s'évanouissoit; mais ce ne sera rien.

MONROSSE.

Ah! tant mieux; mais, vous m'avez effrayé.  
Je croyois que le feu étoit à la maison.

FABRICE.

J'aimerois mieux qu'il y fût, que de voir cette jeune personne en danger. Si l'Ecosse a plusieurs filles comme elle, ce doit être un beau pays.

MONROSE.

Quoi! elle est d'Ecosse?

FABRICE.

Oui, Monsieur, je ne le fais que d'aujourd'hui; c'est notre faiseur de feuilles qui me l'a dit, car il fait tout, lui.

MONROSE.

Et son nom, son nom?

FABRICE.

Elle s'appelle Lindane.

MONROSE.

Je ne connois point ce nom-là. - (*Il se promène.*) On ne prononce point le nom de ma patrie que mon cœur ne soit déchiré. Peut-on avoir été traité avec plus d'injustice & de barbarie? Tu es mort, cruel Murrai, indigne ennemi! ton fils reste; j'aurai justice ou vengeance! O ma femme! ô mes chers enfans! ma fille! j'ai donc tout perdu sans ressource! que de coups de poignard auroient fini mes jours, si la juste fureur de me venger me forçoit pas à porter dans l'affreux chemin du monde, ce fardeau détestable de la vie!

FABRICE (*revenant.*)

Tout va mieux, Dieu merci.



MONROSE.

Comment ? quel changement y a-t-il dans les affaires ? quelle révolution ?

FABRICE.

Monsieur, ell a repris les sens ; elle se porte très bien ; encor un peu pâle, mais toujours belle.

MONROSE.

Ah, ce n'est que cela. - Il faut que je sorte - que je hazarde - oui - je le veux. -

*(Il sort.)*

FABRICE.

Cet homme ne se soucie pas des filles qui s'évanouissent. S'il avoit vû Lindane, il ne seroit pas si indifférent.

*Fin du second Acte.*

## A C T E III.

## S C E N E I.

LADY ALTON, ANDRE.

LADY ALTON.

Oui, puisque je ne peux voir le traître chez lui, je le verrai ici ; il y viendra sans doute. Wasp avoit raison ; une Ecoissaise cachée ici dans ce temps de trouble ! Elle conspire contre l'Etat ; elle sera enlevée, l'ordre est donné : ah ! d'ailleurs c'est contre moi qu'elle conspire ! c'est de quoi je

ne suis que trop sûre. Voici André le laquais de Mylord; je serai instruite de tout mon malheur. André! vous apportez ici une lettre de Mylord, n'est-il pas vrai?

ANDRE.

Oui, Madame.

LADY ALTON.

Elle est pour moi.

ANDRE.

Non, Madame, je vous jure.

LADY ALTON.

Comment, ne m'en avez-vous pas apporté plusieurs de sa part?

ANDRE.

Oui, mais celle-ci n'est pas pour vous; c'est pour une personne qu'il aime à la folie.

LADY ALTON.

Eh bien, ne m'aimoit-il pas à la folie quand il m'écrivoit?

ANDRE.

Oh que non, Madame, il vous aimoit si tranquillement! mais ici ce n'est pas de même; il ne dort ni ne magne; il court jour & nuit; il ne parle que de sa chere Lindane; cela est tout différent, vous dis-je.

LADY ALTON.

Le perfide! le méchant homme! n'importe, je vous dis que cette lettre est pour moi; n'est-elle pas sans dessus.

ANDRE.

Oui, Madame.



LADY ALTON.

Toutes les lettres que vous m'avez apportées n'étoient-elles pas sans dessus aussi?

ANDRE.

Oui, mais elle est pour Lindane.

LADY ALTON.

Je vous dis qu'elle est pour moi & pour vous le prouver, voici dix guinées de port que je vous donne.

ANDRE.

Ah oui, Madame, vous m'y faites penser, vous avez raison, la lettre est pour vous, je l'avois oublié, mais cependant, comme elle n'étoit pas pour vous, ne me décelez pas; dites que vous l'avez trouvée chez Lindane.

LADY ALTON.

Laisse-moi faire.

ANDRE.

Quel mal, après tout, de donner à une femme une lettre écrite pour une autre? il n'y a rien de perdu, toutes ces lettres se ressemblent. Si Mlle Lindane ne reçoit pas sa lettre, elle en recevra d'autres: ma commission est faite. Oh je fais bien mes commissions, moi!

(Il sort.)

LADY ALTON (ouvre la lettre &amp; lit.)

Lisons: *Ma chère, ma respectable, ma vertueuse Lindane*-Il ne m'en a jamais tant écrit-il y a deux jours, il y a un siècle que je m'arrache au bonheur d'être à vos pieds, mais c'est pour vous servir: je fais qui vous êtes, & ce que je vous dois: je périrai, ou les choses changeront. Mes amis agis-

sent : comptez sur moi , comme sur l'amant le plus  
portées fidele , & sur un homme digne peut-être de vous  
servir.

( après avoir lu. )

C'est une conspiration , il n'en faut point dou-  
ter ; elle est d'Ecosse , sa famille est mal - inten-  
tionnée ; le pere de Murrai a commandé en Ecos-  
se ; ses amis agissent ; il court jour & nuit ; Dieu  
merci , j'ai agi aussi , & si elle n'accepte pas mes  
offres , elle sera enlevée dans une heure , avant  
que son indigne amant la secoure.

S C E N E II.

LADY, ALTON, POLLY,  
LINDANE.

LADY ALTON (à Polly qui passe de la cham-  
bre de sa maîtresse dans une chambre du caffè.)

Mademoiselle , allez dire tout-à-l'heure à votre  
maîtresse qu'il faut que je lui parle , qu'elle ne  
craigne rien , que je n'ai que des choses très agré-  
ables à lui dire ; qu'il s'agit de son bonheur , (avec  
emportement) & qu'il faut qu'elle vienne tout-à-  
l'heure , tout-à-l'heure , entendez-vous ? qu'elle ne  
craigne point , vous dis-je.

POLLY.

Oh Madame ! nous ne craignons rien ; mais  
votre physionomie me fait trembler.



## LADY ALTON.

Nous verrons, si je ne viens pas à bout de cette fille vertueuse, avec les propositions que je vais lui faire.

LINDANE (*arrivant toute tremblante soutenue par Polly.*)

Que voulez-vous, Madame? venez-vous insulter encore à ma douleur?

## LADY ALTON.

Non, je viens vous rendre heureuse; je fais que vous n'avez rien; je suis riche, je suis grande Dame; je vous offre un de mes châteaux sur les frontières d'Ecosse, avec les terres qui en dependent; allez-y vivre avec votre famille, si vous en avez; mais il faut dans l'instant que vous abandonniez Mylord pour jamais, & qu'il ignore toute sa vie votre retraite.

## LINDANE.

Hélas! Madame; c'est lui qui m'abandonne; ne soyez point jalouse d'une infortunée; vous m'offrez en vain une retraite; j'en trouverai sans vous une éternelle, dans laquelle je n'aurai pas au moins à rougir de vos bienfaits.

## LADY ALTON.

Comme vous me répondez, téméraire!

## LINDANE.

La témérité ne doit point être mon partage; mais la fermeté doit l'être. Ma naissance vaut bien la vôtre; mon cœur vaut peut-être mieux; & quant à ma fortune, elle ne dépendra jamais de personne, encore moins de ma rivale.

(*Elle sort.*)

LADY

LADY ALTON (*seule.*)

bout de  
ons que  
soutenu  
ez - vous

Elle dépendra de moi. Je suis fâchée qu'elle me réduise à cette extrémité; mais enfin, elle m'y a forcée. Infidèle amant! passion funeste!

## SCENE III.

; je fais  
is gran-  
eaux sur  
qui en  
famille,  
ant que  
& qu'il

Mr. FRIPORT, le Chevalier MONRO-  
SE paroissent dans le Caffé avec la femme de  
Fabrice, la servante, les garçons du Caffé,  
qui mettent tout en ordre. FABRICE,  
LADY ALTON.

LADY ALTON (*à Fabrice.*)

donne;  
; vous  
rai sans  
rai pas

Monsieur Fabrice, vous me voyez ici souvent,  
est votre faute.

FABRICE.

Au contraire, Madame, nous souhaiterions...

LADY ALTON.

! ;

J'en suis fâchée plus que vous; mais vous  
n'y reverrez encore, vous dis-je.

(*Elle sort.*)

FABRICE.

rtage;  
e vaut  
nieux;  
jamais

Tant pis. A qui en a-t-elle donc? quelle  
différence d'elle à cette Lindane, si belle & si  
atiente!

FRIPORT.

)  
DY

Oui, à propos, vous m'y faites songer; elle  
st, comme vous dites, belle & honnête.



FABRICE.

Je suis fâché que ce brave gentilhomme ne l'ait pas vue, il en auroit été touché.

MONROSE, (à part.)

Ah! j'ai d'autres affaires en tête - Malheureux que je suis!

FRIPORT.

Je passe mon temps à la bourse ou à la Jamaïque: cependant la vue d'une jeune personne ne laisse pas de réjouir les yeux d'un galant homme. Vous me faites songer, vous dis-je, à cette petite creature: beau maintien, conduite sage, belle tête, démarche noble. Il faut que je la voye un de ces jours encore une fois - C'est dommage qu'elle soit si fiere.

MONROSE (à Friport.)

Notre hôte m'a confié que vous en aviez agi avec elle d'une maniere admirable.

FRIPORT.

Moi? non-n'en auriez-vous pas fait autant à ma place?

MONROSE.

Je le crois, si j'étois riche, & si elle le méritoit.

FRIPORT.

Eh bien, que trouvez-vous donc là d'admirable? (il prend les gazettes.) Ah ah, voyons ce que disent les nouveaux papiers d'aujourd'hui. Hom, hom, le Lord Falbrige mort.

MONROSE, (s'avançant.)

Falbrige mort! le seul ami qui me restoit sur la terre! le seul dont j'attendois quelque appui! Fortune, tu ne cesseras jamais de me persécuter!

## FRIPORT.

Il étoit votre ami ? j'en suis fâché — *D'edimbourg le 14. Avril..... On cherche partout le Lord Monrose, condamné depuis onze ans à perdre la tête.*

## MONROSE.

Juste ciel ! qu'entends-je ! hem , que dites-vous ? Mylord Monrose condamné à....

## FRIPORT.

Oui parbleu, le Lord Monrose-lisez vous-même, je ne me trompe pas.

## MONROSE, (lit.)

(*froidement.*)

Oui, cela est vrai-(à part.) Il faut sortir d'ici. Je ne crois pas que la terre & l'enfer conjurés ensemble aient jamais rassemblé tant d'infortunes contre un seul homme. (*à son valet Iacq, qui est dans un coin de la salle.*) Eh ! va faire seller mes chevaux, & que je puisse partir, s'il est nécessaire, à l'entrée de la nuit-Comme les nouvelles courent ! comme le mal vole !

## FRIPORT.

Il n'y a point de mal à cela ; que le Lord Monrose soit décapité ou non ? tout s'imprime, tout s'imprime, tout s'écrit, rien ne demeure : on coupe une tête aujourd'hui, le gazetier le dit le lendemain, & le surlendemain on n'en parle plus. Si cette demoiselle Lindane n'étoit pas si fiere, j'irois savoir comme elle se porte ; elle est fort jolie, & fort honnête.



## SCENE IV.

Les acteurs précédents, un Messager  
d'Etat.

## LE MESSAGER.

Vous vous appelez Fabrice ?

FABRICE.

Oui, Monsieur; en quoi puis-je vous servir ?

## LE MESSAGER.

Vous tenez un café, & des appartemens ?

FABRICE.

Oui.

## LES MESSAGER.

Vous avez chez vous une jeune Ecoffaïse nommée Lindane ?

FABRICE.

Oui, assurément, & c'est notre bonheur de l'avoir chez nous.

## FRIPORT.

Oui, elle est jolie & honnête. Tout le monde m'y fait songer.

## LE MESSAGER.

Je viens pour m'assurer d'elle de la part du gouvernement; voilà mon ordre.

FABRICE.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

MONROSE (*à part.*)

Une jeune Ecoffaïse qu'on arrête! & le jour même que j'arrive! Toute ma fureur renaît. O patrie! ô famille! Hélas!

## FRIPORT.

On n'a jamais arrêté les filles par ordre du gouvernement; fy que cela est vilain! vous êtes un grand brutal, Mr. le Messager d'Etat.

## FABRICE.

Ouais! mais si c'étoit une avanturiere, comme le disoit notre ami Frélon. Cela va perdre ma maison; — me voilà ruiné. Cette dame de la cour avoit ses raisons, je le vois bien. — Non, non, elle est très honnête.

## LE MESSAGER.

Point de raisonnemens, en prison, ou caution; c'est la regle.

## FABRICE.

Je me fais caution, moi, ma maison, mon bien, ma personne.

## LE MESSAGER.

Votre personne, & rien, c'est la même chose; votre maison ne vous appartient peut-être pas; votre bien, où est-il? il faut de l'argent.

## FABRICE.

Mon bon Mr. Friport, donnerai-je les cinq cent guinées que je garde, & qu'elle a refusées aussi noblement que vous les avez offertes?

## FRIPORT.

Belle demande! apparemment. — Mr. le Messager, je dépose cinq cent guinées, mille, deux mille, s'il le faut, voilà comme je suis fait. Je m'appelle Friport.

## LE MESSAGER.

Venez, Monsieur, faire votre soumission.



FRIPORT.

Très volontiers, très volontiers.

FABRICE.

Tout le monde ne place pas ainsi son argent.

FRIPORT.

En l'employant à faire du bien, c'est le placer au plus haut intérêt. (*Friport & le messenger vont compter de l'argent, & écrire au fond du caffè.*)

## S C E N E V.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE.

MONsieur, vous êtes étonné peut-être du procédé de Mr. Friport; mais c'est sa façon. Heureux ceux qu'il prend tout d'un coup en amitié! Il n'est pas complimenteur, mais il oblige en moins de tems que les autres ne font des protestations de services.

MONROSE.

Il y a de belles ames. — Que deviendrai-je?

FABRICE.

Gardons nous au moins de dire à notre pauvre petite le danger qu'elle a couru.

MONROSE.

Allons, partons cette nuit même.

FABRICE.

Il ne faut jamais avertir les gens de leur danger que quand il est passé.

MONROSE.

Le seul ami que j'avois à Londres, est mort.  
— Que fais-je ici ?

FABRICE.

Nous la ferions évanouir encore une fois.

---

## SCENE VI.

MONROSE *seul*.

On arrête une jeune Ecoffaise, une personne qui vit retirée, qui se cache, qui est suspecte au gouvernement ! je ne fais - mais cette aventure me jette dans de profondes réflexions : — tout réveille l'idée de mes malheurs ; mes afflictions, mon attendrissement, mes fureurs.

---

## SCENE VII.

MONROSE (*apercevant POLLY qui passe.*)

Mademoiselle, un petit mot, de grace. — Etes-vous cette jeune & aimable personne née en Ecoffe, qui....

POLLY.

Oui, Mr., je suis assez jeune ; je suis Ecoffaise, & pour aimable-bien des gens me disent que je le suis.



MONROSE.

Ne savez - vous aucune nouvelle de votre  
païs?

POLLY.

Oh non, Mr. il y a si long-tems que je l'ai  
quitté!

MONROSE.

Et qui sont vos parens, je vous prie?

POLLY.

Mon pere étoit un excellent boulanger , à  
ce que j'ai ouï dire, & ma mere avoit servi une  
dame de qualité.

MONROSE.

Ah , j'entends , c'est vous apparemment qui  
servez cette jeune personne dont on m'a tant  
parlé; je me méprenois.

POLLY.

Vous me faites bien de l'honneur.

MONROSE.

Vous savez fans doute qui est votre maî-  
treffe?

POLLY.

Oui, Mr., c'est la plus douce, la plus aimable  
fille, la plus courageuse dans le malheur.

MONROSE.

Elle est donc malheureuse?

POLLY.

Oui, Mr. & moi aussi; mais j'aime mieux  
la servir que d'être heureuse.

MONROSE.

Mais je vous demande si vous ne connoissez  
pas sa famille?

POLLY.

Mon sieur, ma maîtresse veut être inconnue; elle n'a point de famille; que me demandez-vous là? pourquoi ces questions?

MONROSE.

Une inconnue! o ciel, si long-tems impitoyable! s'il étoit possible qu'à la fin je pusse-mais quelles vaines chimères! dites-moi, je vous prie, quel est l'âge de votre maîtresse?

POLLY.

Oh pour son âge, on peut le dire; car elle est bien au dessus de son âge; elle a dix-huit ans.

MONROSE.

Dix-huit ans!... hélas ce seroit précisément l'âge qu'auroit ma malheureuse Monroe, ma chère fille! seul reste de ma maison, seul enfant que mes mains ayent pû caresser dans son berceau: dix-huit ans?...

POLLY.

Oui, Mr. & moi je n'en ai que vingt-deux, il n'y a pas une si grande différence. Je ne sais pas pourquoi vous faites tout seul tant de réflexions sur son âge?

MONROSE.

Dix-huit ans, & née dans ma patrie! & elle veut être inconnue: je ne me possède plus; il faut avec votre permission que je la voye, que je lui parle tout-à-l'heure.

POLLY.

Ces dix-huit ans tournent la tête à ce bon vieux gentilhomme. Mr., il est impossible que



vous voyiez à présent ma maîtresse; elle est dans l'affliction la plus cruelle.

MONROSE.

Ah! c'est pour cela même que je veux la voir.

POLLY.

De nouveaux chagrins qui l'ont accablée, qui ont déchiré son cœur, lui ont fait perdre l'usage de ses sens. Hélas! elle n'est pas de ces filles qui s'évanouissent pour peu de chose. Elle est à peine revenue à elle, & le peu de repos qu'elle goûte dans ce moment est un repos mêlé de trouble & d'amertume; de grace Mr. ménagez sa foiblesse & ses douleurs.

MONROSE.

Tout ce que vous me dites redouble mon empressement. Je suis son compatriote; je partage toutes ses afflictions; je les diminuerai peut-être; souffrez qu'avant de quitter cette ville, je puisse entretenir votre maîtresse.

POLLY.

Mon cher compatriote, vous m'attendrissez; attendez encor quelques moments. Les filles qui se sont évanouies sont bien long-tems avant de se remettre, avant de recevoir une visite. Je vais à elle. Je reviendrai à vous.



## SCENE VIII.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE (*le tirant par la manche.*)

Monsieur, n'y a-t-il personne là?

MONROSE.

Que j'attends son retour avec des mouvements d'impatience &amp; de trouble!

FABRICE.

Ne nous écoute-t-on point?

MONROSE.

Mon cœur ne peut suffire à tout ce qu'il éprouve?

FABRICE.

On vous cherche. . .

MONROSE, (*se retournant.*)

Qui? quoi? comment? pourquoi? que voulez-vous dire?

FABRICE.

On vous cherche, Monsieur. Je m'intéresse à ceux qui logent chez moi. Je ne fais qui vous êtes; mais on est venu me demander qui vous étiez; on rode autour de la maison, on s'informe, on entre, on passe, on repasse, on guette, & je ne ferai point surpris, si dans peu on vous fait le même compliment qu'à cette jeune & chère demoiselle, qui est, dit-on, de votre pays.

MONROSE.

Ah! il faut absolument que je lui parle avant de partir.



FABRICE.

Partez vite; croyez-moi; notre ami Friport ne seroit peut-être pas d'humeur à faire pour vous ce qu'il a fait pour une belle personne de dix-huit ans.

MONROSE.

Pardon - Je ne sais où j'étois - je vous entendois à peine. - Que faire? où aller, mon cher hôte? Je ne peux partir sans la voir. - Venez, que je vous parle un moment dans quelque endroit plus solitaire, & sur tout que je puisse ensuite entretenir cette jeune Eccossaise.

FABRICE.

Ah! je vous avois bien dit que vous seriez enfin curieux de la voir. Soyez sûr que rien n'est plus beau & plus honnête,

*Fin du troisieme Acte.*

## A C T E I V.

## S C E N E I.

FABRICE, W ASP, (*dans le caffè à une table.*) FRIPORT *une pipe à la main au milieu d'eux.*

FABRICE.

Je suis obligé de vous l'avouer, Mr. Wasp, si tout ce qu'on dit est vrai, vous me feriez plaisir de ne plus fréquenter chez nous.

FRIPORT.

Tout ce qu'on dit est toujours faux ; quelle  
 touche vous pique, Mr. Fabrice ?

FABRICE.

Vous venez écrire ici vos feuilles. Mon café  
 passera pour une boutique de poisons.

FRIPORT (*se retournant vers Fabrice.*)

Ceci mérite qu'on y pense, voyez-vous ?

FABRICE.

On prétend que vous dites du mal de tout le  
 monde.

FRIPORT (*à Wasp.*)

De tout le monde , entendez-vous ? c'est

as seriez trop.

en n'est

FABRICE.

On commence même à dire que vous êtes un  
 délateur , un fripon , mais je ne veux pas le  
 croire.

FRIPORT (*à Wasp.*)

Un Délateur-entendez vous ? cela passe la  
 raillerie.

WASP.

Je suis un compilateur illustre, un homme de  
 goût.

à une

au mi

FABRICE,

De goût ou de dégoût ; vous me faites tort ,  
 vous dis-je.

WASP.

Au contraire, c'est moi qui achalande votre  
 café , scuffé ; c'est moi qui l'ai mis à la mode ; c'est ma  
 plaisiréputation qui vous attire du monde.



FABRICE.

Plaisante réputation ! celle d'un espion, d'un malhonnête homme, (pardonnez, si je repete ce qu'on dit) & d'un mauvais auteur !

WASP.

Mr. Fabrice, Mr. Fabrice, arrêtez, s'il vous plaît ; on peut attaquer mes mœurs ; mais pour ma réputation d'auteur, je ne le souffrirai jamais.

FABRICE.

Laissez-là vos écrits ; savez-vous bien, puisqu'il faut tout vous dire, que vous êtes soupçonné d'avoir voulu perdre Mlle Lindane ?

FRIPORT.

Si je le croyois, je le noyerois de mes mains, quoique je ne sois pas méchant.

FABRICE.

On prétend que c'est vous qui l'avez accusée d'être Ecoffaïse, & qui avez aussi accusé ce brave gentilhomme de là-haut d'être Ecoffais.

WASP.

Eh bien ! quel mal y a-t-il à être de son pays ?

FABRICE.

On ajoute que vous avez eu plusieurs conférences avec les gens de cette Dame si colere qui est venue ici, & avec ceux de ce Mylord qui n'y vient plus, que vous redites tout, que vous envenimez tout.

FRIPORT (à *Wasp.*)

Seriez-vous un fripon en effet ? je ne les aime pas, au moins.

FABRICE.

Ah! Dieu merci, je crois que j'apperçois enfin notre Mylord.

FRIPORT.

Un Mylord! Adieu. Je n'aime pas plus les grands Seigneurs que les mauvais Ecrivains.

FABRICE.

Celui-ci n'est pas un grand Seigneur comme un autre.

FRIPORT.

Ou comme un autre, ou différent d'un autre, n'importe. Je ne me gêne jamais, & je fors. - Mon ami, je ne fais, il me revient toujours dans la tête une idée de notre jeune Ecoffaïse-je reviendrai incessamment oui, je reviendrai-je veux lui parler serieusement; Adieu. (*en revenant.*) Dites lui de ma part que je pense beaucoup de bien d'elle.

---

## SCENE II.

MYLORD MURRAI (*pensif & agité.*)  
 W ASP, lui faisant la révérence, qu'il ne  
 regarde pas. FABRICE s'éloignant par  
 respect.

LORD MURRAI (*à Fabrice, d'un air distrait.*)

Je suis très-aise de vous revoir, mon brave & honnête homme; comment se porte cette belle & respectable personne que vous avez le bonheur de posséder chez vous?



FABRICE.

Mylord, elle a été très malade depuis qu'elle ne vous a vu : mais je suis sûr qu'elle se portera mieux aujourd'hui.

LORD MURRAI.

Grand Dieu ! protecteur de l'innocence , je t'implore pour elle, daigne te servir de moi pour rendre justice à la vertu, & pour tirer d'oppression les infortunés. Graces à tes bontés & à mes soins, tout m'annonce un succès favorable. Ami (à *Fabrice*) laissez-moi parler en particulier à cet homme (*en montrant Wasp.*)

WASP (à *Fabrice.*)

Eh bien, tu vois qu'on t'avoit bien trompé sur mon compte, & que j'ai du crédit à la Cour.

FABRICE (*en sortant.*)

Je ne vois point cela.

LORD MURRAI (à *Wasp.*)

Mon ami!

WASP.

Monseigneur, permettez-vous que je vous dédie un tome? . . . .

LORD MURRAI.

Non, il ne s'agit point de dédicace. C'est vous qui avez appris à mes gens l'arrivée de ce vieux gentilhomme venu d'Ecosse, c'est vous qui l'avez dépeint, qui êtes allé faire le même rapport aux gens du ministre d'Etat.

WASP.

Monseigneur, je n'ai fait que mon devoir.

LORD

LORD MURRAI (*lui donnant quelques guinées.*)

Vous m'avez rendu service sans le savoir : je ne regarde pas à l'intention : on prétend que vous vouliez nuire , & que vous avez fait du bien ; tenez , voilà pour le bien que vous avez fait : mais si vous vous avisez jamais de prononcer le nom de cet homme , & de Mademoiselle Lindane , je vous ferai jetter par les fenêtres de votre grenier. Allez.

WASP.

Grand merci , Monseigneur. Tout le monde me dit des injures , & me donne de l'argent , je suis bien plus habile que je ne croyois.

### S C E N E III.

LORD MURRAI, *seul.*

Un vieux gentilhomme arrivé d'Eccosse , Lindane née dans le même país ! Hélas ! s'il étoit possible que je pusse reparer les torts de mon pere ! si le ciel permettoit... Entrons. (*à Polly qui sort de la chambre de Lindane.*) Chere Polly , n'es-tu pas bien étonnée que j'aye passé tant de temps sans venir ici ? deux jours entiers... je ne me le pardonnerois jamais , si je ne les avois employés pour la respectable fille de Mylord Monrose ; les ministres étoient à Vindfor , il a fallu y courir. Va , le ciel t'inspira bien quand tu te rendis à mes prières , & que tu m'appris le secret de sa naissance.

E



POLLY.

J'en tremble encore , ma maîtresse me l'avoit tant défendu ! Si je lui donnois le moindre chagrin , je mourrois de douleur. Hélas ! votre absence lui a causé aujourd'hui un assez long évanouissement , & je ne fais comment il m'est resté assez de force pour la secourir.

LORD MURRAI.

Tien , voilà pour le service que tu lui as rendu.

POLLY.

Mylord , j'accepte vos dons ; je ne suis pas si fiere que la belle Lindane , qui n'accepte rien , & qui feint d'être à son aise quand elle est dans la plus extrême indigence.

LORD MURRAI.

Juste ciel ! la fille de Monrose dans la pauvreté ! malheureux que je suis ! que m'as-tu dit ? combien je suis coupable ! que je vais tout réparer ! que son sort changera ! Hélas ! pourquoi me l'att-elle caché ?

POLLY.

Je crois que c'est la seule fois de sa vie qu'elle vous trompera.

LORD MURRAI.

Entrons , entrons vite , jettons nous à ses pieds , c'est trop tarder.

POLLY.

Ah ! Mylord ! gardez vous en bien , elle est actuellement avec un gentilhomme , si vieux , si vieux , qui est de son pays , & ils se disent des choses si intéressantes !

LORD MURRAI.

Quel est-il ce vieux gentilhomme , pour qui  
je m'intéresse déjà comme elle?

POLLY.

Je l'ignore.

LORD MURRAI.

O destinée ! Juste ciel ! pourrais-tu faire que  
cet homme fût ce que je désire qu'il soit ! Et que  
se disoient-ils, Polly?

POLLY.

Mylord, ils commençoient à s'attendrir, &  
comme ils s'attendrissoient, ce bon homme n'a  
pas voulu que je fusse présente, & je suis sortie.

S C E N E IV.

LADY ALTON, MYLORD MURRAI,  
POLLY.

LADY ALTON.

Ah ! je vous y prends enfin, perfide ! me voilà  
sûre de votre inconstance, de mon opprobre, &  
de votre intrigue.

LORD MURRAI.

Oui, Madame, vous êtes sûre de tout. (à  
part.) Quel contre-temps effroyable !

LADY ALTON.

Monstre, perfide !



## LORD MURRAI.

Je peux être un monstre à vos yeux , & je n'en suis pas fâché ; mais pour perfide , je suis très loin de l'être ; ce n'est pas mon caractère. Avant d'en aimer une autre je vous ai déclaré que je ne vous aimois plus.

## LADY ALTON.

Après une promesse de mariage ! scélerat , après m'avoir juré tant d'amour !

## LORD MURRAI.

Quand je vous ai juré de l'amour , j'en avois ; quand je vous ai promis de vous épouser , je voulois tenir ma parole.

## LADY ALTON.

Eh ! qui t'a empêché de tenir ta parole , parjure !

## LORD MURRAI.

Votre caractère , vos emportemens ; je me marierois pour être heureux , & j'ai vu que nous ne l'aurions été ni l'un , ni l'autre.

## LADY ALTON.

Tu me quittes pour une vagabonde , pour une aventurière.

## LORD MURRAI.

Je vous quitte pour la vertu , pour la douceur , & pour les graces.

## LADY ALTON.

Traître , tu n'es pas où tu crois en être ; je me vengerai plutôt que tu ne penfes.

LORD MURRAI.

Je fais que vous êtes vindicative, envieuse plutôt que jalouse, emportée plutôt que tendre; mais vous serez forcée à respecter celle que j'aime.

LADY ALTON.

Allez, lâche, je connois l'objet de vos amours mieux que vous; je fais qui elle est, je fais qui est l'étranger arrivé aujourd'hui pour elle: je fais tout; des hommes plus puissants que vous sont instruits de tout; & bientôt on vous enlèvera l'indigne objet pour qui vous m'avez méprisée.

LORD MURRAI.

Que veut-elle dire, Polly? elle me fait mourir d'inquiétude.

POLLY.

Et moi de peur. Nous sommes perdus.

LORD MURRAI.

Ah! Madame, arrêtez-vous, un mot, expliquez-vous, écoutez....

LADY ALTON.

Je n'écoute point, je ne réponds rien, je ne m'explique point. Vous êtes, comme je vous ai déjà dit, un inconstant, un volage, un cœur faux, un traître, un perfide, un homme abominable.

(elle sort.)





## S C E N E V.

LORD MURRAI, POLLY.

LORD MURRAI.

Que prétend cette furie ? Que la jalousie est affreuse ! O ciel ! fais que je sois toujours amoureux, & jamais jaloux. Que veut-elle ? elle parle de faire enlever ma chère Lindane, & cet étranger ; que veut-elle dire ? fait-elle quelque chose ?

POLLY.

Hélas ! il faut vous l'avouer , ma maîtresse est arrêtée par l'ordre du gouvernement ; je crois que je le suis aussi ; & sans un homme, qui est la bonté même , & qui a bien voulu être notre caution , nous serions en prison à l'heure que je vous parle : on m'avoit fait jurer de n'en rien dire, mais le moyen de se taire avec vous ?

LORD MURRAI.

Qu'ai-je entendu ? quelle aventure ! & que de revers accumulés en foule ! Je vois que le nom de ta maîtresse est toujours suspect. Hélas ! ma famille a fait tous les malheurs de la sienne ; le ciel, la fortune, mon amour, l'équité, la raison, alloient tout réparer, la vertu m'inspiroit ; le crime s'oppose à tout ce que je tente, il ne triomphera pas. N'allarme point ta maîtresse ; je cours chez le ministre ; je vais tout presser, tout faire. Je m'arrache au bonheur de la voir pour celui de la servir. Je cours & je revole. Dis-lui bien que je m'éloigne parce que je l'adore. (*Il sort*)

POLLY *seule.*

Voilà d'étranges aventures! je vois que ce monde-ci n'est qu'un combat perpétuel des méchans contre les bons, & qu'on en veut toujours aux pauvres filles.

---

## SCENE VI.

MONROSE, LINDANE, (POLLY *reste un moment, & sort à un signe que lui fait sa maîtresse.*)

MONROSE.

Chaque mot que vous m'avez dit me perce l'ame. Vous née dans le Locaber! & témoin de tant d'horreurs, persécutée, errante, & si malheureuse avec des sentimens si nobles!

LINDANE.

Peut-être je dois ces sentimens mêmes à mes malheurs; peut-être si j'avois été élevée dans le luxe & la mollesse, cette ame qui s'est fortifiée par l'infortune, n'eut été que foible.

MONROSE.

O vous! digne du plus beau sort du monde, cœur magnanime, ame élevée, vous m'avouez que vous êtes d'une de ces familles prosrites, dont le sang a coulé sur les échaffauts dans nos guerres civiles, & vous vous obstinez à me cacher votre nom & votre naissance!



## LINDANE.

Ce que je dois à mon pere, me force au silence; il est pros crit lui-même; on le cherche; je l'exposerois peut-être, si je me nommois; vous m'inspirez du respect & de l'attendrissement; mais je ne vous connois pas; je dois tout craindre. Vous voyez que je suis suspecte moi-même, que je suis arrêtée & prisonniere; un mot peut me perdre.

## MONROSE.

Hélas! un mot feroit peut-être la premiere consolation de ma vie. Dites-moi du moins, quel âge vous aviez quand la destinée si cruelle vous sépara de votre pere, qui fut depuis si malheureux?

## LINDANE.

Je n'avois que cinq ans.

## MONROSE.

Grand Dieu! qui avez pitié de moi, toutes ces époques rassemblées, toutes les choses qu'elle m'a dites, sont autant de traits de lumiere qui m'éclairaient dans les ténèbres où je marche. O Providence! ne t'arrête point dans tes bontés.

## LINDANE.

Quoi! vous versez des larmes! Hélas! tout ce que je vous ai dit m'en fait bien répandre.

MONROSE (*s'essuyant les yeux.*)

Achevez, je vous en conjure. Quand votre pere eut quitté sa famille pour ne plus la revoir, combien restâtes-vous auprès de votre mere?

LINDANE.

J'avois dix ans, quand elle mourut dans mes bras de douleur & de misere, & que mon frere fut tué dans une bataille.

MONROSE.

Ah! je succombe! Quel moment & quel souvenir! Chere & malheureuse épouse! fils heureux d'être mort, & de n'avoir pas vû tant de désastres! - Reconnoîtriez vous ce portrait? (*il tire un portrait de sa poche.*)

LINDANE.

Que vois-je? est-ce un songe? c'est le portrait même de ma mere; mes larmes l'arrosent, & mon cœur qui se fond s'échappe vers vous.

MONROSE.

Oui, c'est-là votre mere, & je suis ce pere infortuné dont la tête est proscrire, & dont les mains tremblantes vous embrassent.

LINDANE.

Je respire à peine! Où suis-je? Je tombe à vos genoux, voici le premier instant heureux de ma vie.- O mon pere! . . . . hélas! comment osez-vous venir dans cette ville? je tremble pour vous au moment que je goûte le bonheur de vous voir.

MONROSE.

Ma chere fille, vous connoissez toutes les infortunes de notre maison; vous savez que la maison des Murrai, toujours jalouse de la notre, nous plongea dans ce précipice: toute ma famille a été condamnée; j'ai tout perdu. Il me restoit un ami, qui pouvoit par son crédit me tirer de l'abîme où je suis, qui me l'avoit promis, j'ap-



prends en arrivant que la mort me l'a enlevé , qu'on me cherche en Ecosse, que ma tête y est à prix ; c'est sans doute le fils de mon ennemi qui me persécute encore ; il faut que je meure de sa main, où que je lui arrache la vie.

LINDANE.

Vous venez, dites-vous, pour tuer Mylord Murrai ?

MONROSE.

Oui, je vous vengerais, je vengerais ma famille, ou je périrai ; je ne hazarde qu'un reste de jours déjà pros crits.

LINDANE.

O fortune ! dans quelle nouvelle horreur tu me rejettes ! que faire-quel parti prendre ? Ah mon pere !

MONROSE.

Ma fille, je vous plains d'être née d'un pere si malheureux.

LINDANE.

Je suis plus à plaindre que vous ne pensez... Etes-vous bien résolu à cette entreprise funeste ?

MONROSE.

Résolu comme à la mort.

LINDANE.

Mon pere, je vous conjure, par cette vie fatale que vous m'avez donnée, par vos malheurs, par les miens qui sont peut-être plus grands que les vôtres, de ne me pas exposer à l'horreur de vous perdre, lorsque je vous retrouve ; ayez pitié de moi, épargnez votre vie & la mienne.

## MONROSE.

Vous m'attendrissez, votre voix pénètre mon cœur, je crois entendre celle de votre mere. Hélas - que voulez - vous ?

## LINDANE.

Que vous cessiez de vous exposer, que vous quittiez cette Ville si dangereuse pour vous - & pour moi. - Oui, c'en est fait, mon parti est pris. Mon pere, je renoncerai à tout pour vous - oui à tout - je suis prête à vous suivre... je vous accompagnerai, s'il le faut, dans quelque île affreuse des Orcades; je vous y servirai de mes mains; c'est mon devoir, je le remplirai. C'en est fait, partons.

## MONROSE.

Vous voulez, que je renonce à vous venger ?

## LINDANE.

Cette vengeance me feroit mourir; partons, vous dis - je.

## MONROSE.

Eh bien, l'amour paternel l'emporte, puis-que vous avez le courage de vous attacher à ma funeste destinée; je vais tout préparer pour que nous quittions Londres avant qu'une heure se passe; soyez prête, & recevez encore mes embrassements & mes larmes.





SCENE VII.  
LINDANE, POLLY.

LINDANE.

C'en est fait, ma chere Polly.. je ne reverrai plus Mylord Murrai, je suis morte pour lui.

POLLY.

Vous rêvez, Mademoiselle, vous le reverrez dans quelques minutes. Il étoit ici tout-à-l'heure.

LINDANE.

Il étoit ici ! & il ne m'a point vue ! c'est-là le comble. O mon malheureux pere ! que ne suis-je partie plutôt ?

POLLY.

S'il n'avoit pas été interrompu par cette détestable Mylady Alton. . . .

LINDANE.

Quoi ! c'est ici même qu'il l'a vue pour me braver, après avoir été trois jours sans me voir, sans m'écrire ! Peut-on plus indignement se voir outrager ? Va , sois sûre que je m'arracherois la vie dans ce moment, si ma vie n'étoit pas nécessaire à mon pere.

POLLY.

Mais , Mademoiselle , écoutez - moi donc , je vous jure que Mylord. . . .

LINDANE.

Lui perfide ! c'est ainsi que sont faits les hommes ! Pere infortuné , je ne penserai désormais qu'à vous.

POLLY.

Je vous jure que vous avez tort , que Mylord n'est point perfide , que c'est le plus aimable homme du monde , qu'il vous aime de tout son cœur , qu'il m'en a donné des marques.

LINDANE.

La nature doit l'emporter sur l'amour ; je ne fais où je vais je ne fais ce que je deviendrai ; mais sans doute je ne ferai jamais si malheureuse que je le suis.

POLLY.

Vous n'écoutez rien : reprenez vos esprits , ma chere maîtresse : on vous aime.

LINDANE.

Ah Polly ! es-tu capable de me fuivre ?

POLLY.

Je vous suivrai jusqu'au bout du monde ; mais on vous aime , vous dis-je.

LINDANE.

Laisse-moi : ne me parle point de Mylord ; hélas ! quand il m'aimeroit , il faudroit partir encore .- Ce gentilhomme que tu as vû avec moi....

POLLY.

Eh bien ?

LINDANE.

Tu apprendras tout : les larmes , les soupirs me suffoquent. Allons tout préparer pour notre depart.

*Fin du quatrieme Acte.*



## ACTE V.

## SCENE I.

LINDANE, FRIPORT, FABRICE.

FABRICE.

Cela perce le cœur , Mademoiselle ; Polly fait votre paquet ; vous nous quittez.

LINDANE.

Mon cher hôte , & vous , Monsieur , à qui je dois tant , vous qui avez déployé un caractère si généreux , car on m'a dit ce que vous avez fait pour moi. Vous ne me laissez que la douleur de ne pouvoir reconnoître vos bienfaits , mais je ne vous oublierai de ma vie.

FRIPORT.

Qu'est-ce donc que tout cela ? qu'est-ce que ça ? Si vous êtes contente de nous , il ne faut point vous en aller ; est-ce que vous craignez quelque chose ? vous avez tort , une fille n'a rien à craindre.

FABRICE.

Mr. Friport , ce vieux gentilhomme qui est de son país fait aussi son paquet. Mademoiselle pleuroit , & ce Monsieur pleuroit aussi , & ils partent ensemble : je pleure aussi en vous parlant.

FRIPORT.

Je n'ai pleuré de ma vie ; si ! que cela est sot de pleurer ! les yeux n'ont point été donnés à

l'homme pour cette besogne. Je suis affligé, je ne le cache pas ; & quoiqu'elle soit fiere comme je le lui ai dit, elle est si honnête, qu'on est fâché de la perdre. Je veux que vous m'écriviez, si vous vous en allez, Mademoiselle. Je vous ferai toujours du bien... Nous nous retrouverons peut-être un jour, que fait-on ? ne manquez pas de m'écrire.. n'y manquez pas.

LINDANE.

Je vous le jure avec la plus vive reconnoissance, & si jamais la fortune. . .

FRIPORT.

Ah ! mon ami Fabrice, cette personne là est très bien née.

FABRICE.

Mademoiselle, pardonnez, mais je songe que vous ne pouvez partir, que vous êtes ici sous la caution de Mr. Friport, & qu'il perd cinq cent guinées si vous nous quittez.

LINDANE.

Oh ciel ! autre infortune ! autre humiliation ! quoi ! il faudroit que je fusse enchainée ici, & que Mylord- & mon pere. . .

FRIPORT (*à Fabrice.*)

Oh ! qu'à cela ne tienne, quoiqu'elle ait je ne fais quoi qui me touche.. qu'elle parte si elle en a envie.. il ne faut point gêner les Gens.. je me soucie de cinq cent guinées comme de rien. (*bas à Fabrice.*) Fourre lui encor les cinq cent autres guinées dans sa valise. Allez, Mademoiselle, partez quand il vous plaira ; écrivez-moi ; revoyez-moi quand vous reviendrez, car j'ai conçu pour vous beaucoup d'estime & d'affection.



## SCENE II.

LORD MURRAI & ses gens *dans l'enfoncement.* LINDANE, & les Acteurs précédents *sur le devant.*

LORD MURRAI (*à ses gens.*)

Restez ici, vous : vous, courez à la chancellerie, & rapportez-moi le parchemin qu'on expédie dès qu'il sera scellé. Vous, qu'on aille préparer tout dans la nouvelle maison que je viens de louer. (*Il tire un papier de sa poche & le lit.*) Quel bonheur d'affurer celui de Lindane!

FRIPORT:

Encore! Ce Mylord-là vient toujours mal-à-propos; il est si beau & si bien mis, qu'il me déplaît souverainement; mais après tout que cela me fait-il? j'ai quelque affection, mais je n'aime point-moi. Adieu, Mademoiselle.

LINDANE.

Je ne partirai point sans vous témoigner encore ma reconnoissance & mes regrets.

FRIPORT.

Non, non, point de ces cérémonies-là, vous m'attendriez-peut-être. Je vous dis que je n'aime point je vous verrai pourtant encore une fois : je resterai dans la maison, je veux vous voir-partir. Allons, Fabrice, aider ce bon gentilhomme de la-haut. Je me sens, vous dis-je, de la bonne volonté pour cette Demoiselle.

SCE-

## SCENE III.

LORD MURRAI, LINDANE.

LORD MURRAI.

Enfin donc , je goûte en liberté le charme de votre vue. Dans quelle maison vous êtes ! elle ne vous convient pas ! une plus digne de vous vous attend. Quoi ! belle Lindane , vous baifiez les yeux , & vous pleurez ! quel est cet homme qui vous parloit ? vous auroit-il causé quelque chagrin ? il en porteroit la peine sur l'heure.

LINDANE (*en essuyant ses larmes.*)

Hélas ! c'est un bon homme , un homme vertueux , qui a eu pitié de moi dans mon cruel malheur , qui ne m'a point abandonnée , qui n'a pas insulté à mes disgraces , qui n'a point parlé ici long-temps à ma rivale en dédaignant de me voir , qui , s'il m'avoit aimée , n'auroit point passé trois jours sans m'écrire.

LORD MURRAI.

Ah ! croyez que j'aimerois mieux mourir que de mériter le moindre de vos reproches ; je n'ai été absent que pour vous , je n'ai songé qu'à vous , je vous ai servi malgré vous. Si en revenant ici j'ai trouvé cette femme vindicative & cruelle qui vouloit vous perdre , je ne me suis échappé un moment que pour prévenir ses desseins funestes. Grand Dieu ! moi ne vous avoir pas écrit !



LINDANE.

Non.

LORD MURRAI.

Elle a, je le vois bien, intercepté mes lettres; sa méchanceté augmente encore, s'il se peut, ma tendresse: qu'elle rappelle la vôtre. Ah! cruelle, pourquoi m'avez-vous caché votre nom illustre, & l'état malheureux où vous êtes, si peu fait pour ce grand nom?

LINDANE.

Qui vous l'a dit?

LORD MURRAI (*montrant Polly.*)

Elle-même, votre confidente.

LINDANE.

Quoi! tu m'as trahie!

POLLY.

Vous vous trahissiez vous-même; je vous ai servie.

LINDANE.

Eh bien! vous me connoissez; vous savez quelle haine a toujours divisé nos deux maisons; votre pere a fait condamner le mien à la mort; il m'a réduit à cet état que j'ai voulu vous cacher; & vous son fils! vous! vous osez m'aimer!

LORD MURRAI.

Je vous adore, & je le dois; mon cœur, ma fortune; mon sang est à vous. Confondons ensemble deux noms ennemis. J'apporte à vos pieds le contract de notre mariage; daignez l'honorer de ce nom qui m'est si cher. Puissent les remorts & l'amour du fils reparer les fautes du pere!

LINDANE.

Hélas, & il faut que je parte, & que je vous quitte pour jamais.

LORD MURRAI.

Que vous partiez ! que vous me quittiez ! vous me verrez plutôt expirer à vos pieds..Hélas ! daignez - vous m'aimer ?

POLLY.

Vous ne partirez point, Mademoiselle, j'y mettrai bon ordre ; vous prenez toujours des résolutions désespérées. Mylord, secondez - moi bien.

LORD MURRAI.

Eh ! qui a pu vous inspirer le dessein de me fuir, de rendre tous mes soins inutiles ?

LINDANE.

Mon pere.

LORD MURRAI.

Votre pere ? eh ! où est-il ? que veut-il ? que ne me parlez-vous ?

LINDANE.

Il est ici ; il m'emmene, c'en est fait.

LORD MURRAI.

Non, je jure par vous, qu'il ne vous enlèvera pas. Il est ici, conduisez - moi à ses pieds.

LINDANE.

Ah ! Mylord, gardez qu'il ne vous voye, il n'est venu ici que pour finir ses malheurs en vous arrachant la vie, & je ne fuiois avec lui que pour détourner cette horrible résolution.



## LORD MURRAI.

La vôtre est plus cruelle; croyez que je ne le crains pas, & que je le ferai rentrer en lui-même. (*en se retournant.*) Quoi! on n'est pas encore revenu? Ciel, que le mal se fait rapidement! & le bien avec lenteur!

## LINDANE.

Le voici qui vient me chercher; si vous m'aimez, ne vous montrez pas à lui, privez-vous de ma vue, épargnez lui l'horreur de la vôtre. Eloignez-vous du moins pour quelque temps.

## LORD MURRAI.

Ah! que c'est avec regret! mais vous m'y forcez; je vais rentrer, je vais prendre des armes qui pourront faire tomber les fiennes de ses mains.

## SCENE IV.

## MONROSE, LINDANE.

## MONROSE.

Allons, ma chère fille, seul soutien, unique consolation de ma déplorable vie.. partons.

## LINDANE.

Malheureux pere d'une infortunée.. je ne vous abandonnerai jamais. Cependant daignez souffrir que je reste encore.

## MONROSE.

Quoi! après m'avoir pressé vous-même de partir, après m'avoir offert de me suivre dans

les déserts où nous allons cacher nos disgrâces !  
avez - vous changé de dessein ? avez - vous re-  
trouvé & perdu en si peu de temps le sentiment  
de la nature ?

LINDANE.

Je n'ai point changé . j'en suis incapable . je  
vous suivrai . mais encor une fois , attendez quel-  
que temps . accordez cette grâce à celle qui vous  
doit des jours si remplis d'orages . ne me refusez  
pas des instants précieux .

MONROSE.

Ils sont précieux en effet , & vous les per-  
dez ; songez - vous que nous sommes à chaque  
moment en danger d'être découverts , que vous  
avez été arrêtée , qu'on me cherche , que vous  
pouvez voir demain votre pere périr par le der-  
nier supplice ?

LINDANE.

Ces mots sont un coup de foudre pour moi ;  
je n'y résiste plus . J'ai honte d'avoir tardé . ce-  
pendant j'avois quelque espoir . n'importe , vous  
êtes mon pere , je vous suis . Ah malheureuse !

---

## SCENE V.

Mr. FRIPORT & FABRICE, *paraissent*  
*d'un côté , tandis que MONROSE & sa*  
*fille parlent de l'autre.*

FRIPORT à Fabrice.

Sa suivante a pourtant remis son paquet dans sa



chambre ; elles ne partiront point, j'en suis bien aise : je m'accoutumois à elle : je ne l'aime point, mais elle est si bien née, que je la voyois partir avec une espece d'inquiétude, que je n'ai jamais sentie, une espece de trouble je ne fais quoi de fort extraordinaire.

MONROSE à Friport.

Adieu, Mr., nous partons le cœur plein de vos bontés ; je n'ai jamais connu de ma vie un plus digne homme que vous. Vous me faites pardonner au genre humain.

FRIPORT.

Vous partez donc avec cette dame : je n'approuve point cela : vous devriez rester : il me vient des idées qui vous conviendront peut être : demeurez.

## SCENE VI.

Les Acteurs précédents, le LORD MURRAI dans le fond, recevant un rouleau de parchemin de la main de ses gens.

LORD MURRAI.

Ah ! je le tiens enfin ce gage de mon bonheur. Soyez beni, o ciel ! qui m'avez secondé.

FRIPORT.

Quoi ! verrai-je toujours ce maudit Mylord ? que cet homme me choque avec ses graces !

MONROSE (à sa fille, tandis que Mylord Murrai parle à son domestique.)

Quel est cet homme, ma fille ?

LINDANE.

Mon pere , c'est .... o ciel ! ayez pitié de nous.

FABRICE.

Mr. c'est Mylord Murrai , le plus galant homme de la cour, le plus généreux.

MONROSE.

Murrai ! grand Dieu ! mon fatal ennemi , qui vient encore insulter à tant de malheure ! (*il tire son épée*) il aura le reste de ma vie , ou moi la sienne.

LINDANE.

Que faites-vous ? mon pere ! arrêtez.

MONROSE.

Cruelle fille , est-ce ainsi que vous me trahissez ?

FABRICE (*se jettant au devant de Monrose.*

Monsieur , point de violence dans ma maison , je vous en conjure , vous me perdriez.

FRIPORT.

Pourquoi empêcher des gens de se battre quand ils en ont envie ? les volontés sont libres , laissez les faire.

LORD MURRAI (*toujours au fond du théâtre , à Monrose.*)

Vous êtes le pere de cette respectable personne , n'est-il pas vrai ?

LINDANE.

Je me meurs !

MONROSE.

Oui , puisque tu le fais , je ne le désavoue pas. Vien , fils cruel d'un pere cruel , acheve de te baigner dans mon sang.



## L'ECOSSAISE,

FABRICE,

Monfieur, encore une fois....

LORD MURRAI.

Ne l'arrêtez pas, j'ai de quoi le défarmer.

*(il tire son épée.)*LINDANE *entre les bras de Polly.*

Cruel! .... vous oseriez! ...

LORD MURRAI.

Oui, j'ose... – Pere de la vertueuse Lindane, je suis le fils de votre ennemi : *(il jette son épée.)* C'est ainsi que je me bats contre vous.

FRIPORT.

En voici bien d'une autre!

LORD MURRAI.

Percez mon cœur d'une main, mais de l'autre prenez cet écrit, lisez & connoissez - moi , *(il lui donne le rouleau.)*

MONROSE.

Que vois-je! ma grace! le rétablissement de ma maison! O ciel! & c'est à vous, c'est à vous, Murrain, que je dois tout? Ah mon bienfaiteur!.. *(il se jette à ses pieds.)* ôtez - moi plutôt cette vie, pour me punir d'avoir attenté à la votre.

LINDANE.

Ah que je suis heureuse! Mon amant est digne de moi.

LORD MURRAI.

Embrassez - moi, mon pere.

MONROSE.

Hélas! &amp; comment reconnoître tant de générosité?

LORD MURRAI *(en montrant Lindane.*

Voilà ma recompense.

## MONROSE.

Le père & la fille sont à vos genoux pour  
jamais.

FRIPORT (à *Fabrice.*)

Mon ami, je me doutais bien que cette de-  
moiselle n'était pas faite pour moi ; mais après  
tout, elle est tombée en bonnes mains, & cela  
fait plaisir.

*Fin du cinquième & dernier Acte.*





68

NOT RECORDED

1850

1851

1852

1853

1854

1855

1856

1857

1858

1859

1860

1861

1862

1863

1864

1865

1866

1867

1868

1869

1870

1871

1872

